



UNIVERSITE D'ABOMEY- CALAVI



FACULTE DES LETTRES ARTS ET SCIENCES HUMAINES

ECOLE DOCTORALE PLURIDISCIPLINAIRE « ESPACES CULTURELLES ET DEVELOPPEMENT »

FILIERE : PHILOSOPHIE

MEMOIRE DU DIPLOME D'ETUDES APPROFONDIES (D. E. A.)

**La morale politique dans *Le Prince*
et *Les Discours sur la première décade*
de Tite – live de Machiavel**

Soutenu le : 16 – 12 - 2015

Président du jury : Albert NOUHOUAYI

Examineur : Vincent AYENA

Rapporteur : Eustache Roger Koffi ADANHOUNME

Mention : Très bien

Présenté par :

Lassidou MAMA BORO- OROU

sous la direction de :

M. Eustache R. K. ADANHOUNME

Maître de Conférences/ CAMES

Année académique : 2014- 2015

*Faire un mémoire, c'est prendre du plaisir,
et le mémoire, c'est comme le cochon, on n'en
jette rien.*

Umberto Eco

Résumé

La morale politique comme elle apparaît dans la pensée de Machiavel, ne se comprend guère hors du contexte socio – politique de l'écllosion de cette pensée. L'Italie de la Renaissance fut un Etat en pleine agitation politique. L'instabilité est le climat qui a accueilli l'enfance voire toute la vie de Machiavel. Ainsi, son œuvre se veut une réponse, un remède à l'ensemble de ces situations qui handicapent la vie politique et sociale de l'Italie du XVII^e siècle. Dans ce contexte, Machiavel a souscrit au mouvement intellectuel de cette époque pour ensuite, en fonction des besoins de l'Etat, en faire un mouvement d'engagement qui promeut l'homme et rien que l'homme. Il s'agit de son humanisme qui se veut plus prométhéen que tout. De cet humanisme il aboutira à la conception d'une morale propre à la politique et indépendante de la morale ordinaire. Ce fait n'est pas gratuit : La position de Machiavel se justifie au moyen des maximes qui vont, du sens de la dictature dans la Rome antique à son anthropologie pessimiste en passant par l'inconvenance qu'il y a à inféoder la politique à la religion, et l'influence de la fortune. Cette morale que défend Machiavel est la morale de l'Etat. Dans la postérité, cette philosophie est reprise et adoptée par des penseurs et d'autre part, les hommes politiques s'en sont servir pour gouverner.

Mots clés : Politique, morale, Etat.

Abstract

Political ethics as it appears in the thought of Machiavelli does not include out of the socio – political context of the outbreak this thought. Renaissance Italy was a full state political unrest. Instability is the climate that welcomed childhood or the whole life of Machiavelli. Thus, his work aims a response, a remedy to all these seventeenth – century Italy. In this context, Machiavelli has subscribed to this intellectual movement time and then, depending on the needs of the state, into an engagement movement that promotes human and just man. It is his humanism that is more than any promethean. Of this humanism it will lead to the design of the own morality independent political and moral ordinary. This fact is not free: the Machiavelli's position is justified by maxims ranging, direction of the dictatorship in ancient Rome at its pessimistic anthropology through the impropriety has to be politics subservient to religion and the influence of fortune. This Machiavelli defends morality is the morality of the state. In the posterity, this philosophy is taken up and adopted by thinkers and on the other hand, politicians are used to govern.

Key Word: Politics, morality, State.

SOMMAIRE

Introduction	1
Partie I : Les œuvres : leur contexte sociopolitique et philosophique.....	4
Chapitre I : Contexte sociopolitique et le dessein des œuvres	4
A - Le contexte sociopolitique	4
B - Le dessein des œuvres	6
Chapitre II : Machiavel et l'idéologie politique de l'Italie renaissante.....	9
A - Des précurseurs aux humanistes italiens de la renaissance	9
B - Le nouvel humanisme politique de Machiavel.....	12
Partie II : Du réalisme à la morale politique	15
Chapitre III : Machiavel face au problème moral de la politique	15
A - Les postulats de la morale politique	15
B - La morale politique et ses déterminations	25
Chapitre IV : Postérité philosophique et politique de Machiavel.....	40
A - Machiavel au service de la société européenne	40
B - Influence et usage des préceptes de la morale politique de Machiavel	43
Conclusion	53
Indications bibliographiques.....	54
Table des matières.....	57

Introduction

L'œuvre de Machiavel a été très tôt rejetée par l'ordre chrétien.¹ Sa pensée y est perçue comme une hérésie politique et lui – même comme un ennemi du genre humain.² « Protestants et catholiques se sont jetés ce génie à la tête : la Saint – Barthélémy serait sortie de la lecture du *Prince* et les Jésuites d'Ingolstadt le brûlent en effigie ».³ Les premières interprétations du *Prince* déposaient contre son auteur. Elles exposaient tant son impiété que son cynisme dont témoigne le contenu de cet opuscule. De là, le mot machiavélisme a été fait par Bayle⁴ pour qualifier l'ensemble des pratiques qui sont en déphasage avec la morale, qui blessent les considérations morales. Machiavel est devenu le porte flambeau de tous ceux qui s'écartent de l'idéal chrétien et de tous ceux qui n'ont pas cure des principes moraux dans leurs entreprises. Il est l'incarnation du diable du point de vue ecclésiastique ; guide des tyrans pour les autres. C'est pour quoi durant tout le XVI^{ème} et presque tout le XVII^{ème} siècle, Machiavel fut critiqué, détesté et abhorré.⁵ Mais au cours du XVII^{ème} siècle, malgré le contexte contestataire, plusieurs rééditions des œuvres du secrétaire florentin ont eu lieu. « Machiavel semble exercer une véritable fascination et ses théories et leur moralité suscitent d'innombrables controverses ».⁶ Le Florentin commence par retrouver difficilement sa lettre de noblesse grâce à une inversion de ton dans l'interprétation de ses œuvres par les tenants de la raison d'Etat en Italie. Un nouveau jour se lève pour la pensée du bras – droit de Sodérini même s'il restera jusqu'à nos jours controversé. Des théoriciens de la raison d'Etat au républicanisme via le pragmatisme et le réalisme, plusieurs penseurs et politiques se réclament de lui. Il est devenu l'artisan de leur étendard commun. Ceci explique le fait que « toute lecture

-
1. Allusion est ainsi faite aux critiques formulées par le cardinal Reginald Polus en 1535 à la première lecture du *Prince*. Ce fut les premières critiques adressées à cet ouvrage dès sa toute première édition en 1532.
 2. Joséphin Péladan, *Le vœu de la Renaissance*, Paris, Bibliothèque international d'édition, 1910, p. 39.
 3. *Ibid.*
 4. *Ibid.*, p. 38.
 5. Michel Bergès, *Machiavel un penseur masqué ?*, Bruxelles, Editions Complexe, 2000, p. 214 – 219.
 6. Henri – Jean Maritain cité par Michel Bergès dans *Machiavel un penseur masqué ?* p. 217.

de Machiavel, s'inscrit à l'intérieur des questionnements possibles ». ⁷ Pour expliciter le sens du sujet de recherche de ce travail, qui est une des formes de questionnement possibles, partons de deux postulats : L'un, que la pensée politique moderne dont Machiavel est le père ⁸, s'est développée contre la conception chrétienne qui voulait que le spirituel prime sur le temporel. ⁹ Et l'autre, que « la pensée moderne de la politique est née d'une volonté de rupture ». ¹⁰ En s'intéressant donc à la question de la morale politique, nous posons du coup le problème de la relation de la politique et de la morale – une des plus vieilles préoccupations – bien entendu, à la lumière du *Prince* et des *Discours* de Machiavel. Doit – on fonder la morale sur la politique ? Les jugements de valeur ont – ils une primauté sur l'action politique ? La politique étant considérée comme l'art de gouverner pour le bien du plus grand nombre, est – il légitime de sacrifier l'Etat pour le bonheur d'un plus petit nombre ? Les hommes étant par nature peu vertueux et inconstants, est – il raisonnable d'imposer une morale figée à la politique ? Jusqu' où s'arrête le diktat de la loi morale ? L'échec des expériences faites par rapport ¹¹ à la conciliation de la morale et de l'action politique n'induit – il pas une considération objective de la situation ? Enfin, si Dieu est d'une intelligence supra – humaine, n'est – il pas inapproprié de conduire le temporel par les principes propres à l'intemporel ? Autant de considérations qui font corps avec la pensée de Machiavel et fondent par là même, la réalité de la morale politique. L'intérêt de ce travail n'est pas la réhabilitation la pensée de Machiavel. Une relecture de l'œuvre de Machiavel sous cet angle, s'inscrit dans une logique qui veut que la politique soit non pas un domaine de crime et de parjure, mais qu'on la considère telle qu'elle est, un domaine irréductible, un monde ayant ses principes et ses finalités,

7. Michel Senellat et Gérard Sfez, "Avant – propos " in *L'Enjeu Machiavel*, Paris, P.U.F., 2001, p.1.

8. Il est important de signaler que cette idée fait objet de controverses au sein des exégètes et des politologues.

9. Selon Philippe Bénéton, l'unité de la pensée politique moderne tient à trois rejets : 1 – rejet de la primauté du spirituel ou même de toute dimension transcendante ; 2 – rejet de la subordination de la politique à la morale ; et 3 – rejet de l'autonomie de la politique vis – à – vis de la pensée politique.

10. Philippe Bénéton, *Introduction à la politique moderne*, Paris, Hachette, 1987, p. 49.

11. Ici, sont sous – entendus les échecs qui ont sanctionné les tentatives de Platon pour moraliser Denys l'ancien et Denys le jeune tous deux rois.

indépendant de toute autre réalité. La démarche qui sera utilisée ici, est de comprendre l'analyse et la critique de l'œuvre de Machiavel. Pour ce faire, nous nous intéresserons, *primo* à l'œuvre de Machiavel dans son contexte socio – politique. Ensuite, distinguer les motifs ayant suscité leur rédaction et leur finalité. Enfin, nous exposerons le sens même de la morale politique chez Machiavel et son influence sur la postérité philosophique et politique.

Partie I : Les ouvrages : leur contexte sociopolitique et philosophique

Chapitre I : Contexte sociopolitique et le dessein des œuvres

A- Le contexte sociopolitique

« L'époque de notre écrivain : c'est là, tout particulièrement une donnée que, pour le juger, on ne doit jamais perdre de vue ». ¹² Pour comprendre Machiavel, il serait imprudent d'isoler sa pensée par rapport au contexte politique et social dont elle est l'expression. Très tôt, il convient de signaler que les philosophes et historiens florentins, en particulier, se réclament d'une descendance des Romains. ¹³ L'appréciation du contexte social de l'Italie renaissante se ramène à la description de sa vie politique.

De ce point de vue, l'Italie du temps de Machiavel est un Etat essentiellement instable, agité. D'abord, Florence a connu plus d'un demi – siècle d'instabilité politique. Déjà, la jeunesse de Machiavel coïncide avec une de ces violences politiques régnant à Florence : Il s'agit de la conjuration des Pazzi en 1478 contre le gouvernement des Médicis. Cette conjuration fut soldée par un échec. En 1494, l'autorité politique se subvertit sous la pression de Charles VIII, roi de France. Pierre de Médicis fut ainsi évincé du pouvoir.

Alors Florence va subir l'influence du dominicain Savonarole, le prédicateur à la parole ardente, ennemi des Médicis, qui, sans fonction officielle, dirigea les affaires de la république jusqu'au jour où il fut brûlé sur la place publique en 1498. C'est à cette date que Machiavel accède aux affaires publiques dans un régime républicain avec Sodérini comme gonfalonier. En Août de l'année 1512, les Espagnols font irruption à Florence pour favoriser le retour des Médicis au pouvoir après une bataille remportée

12. Fichte cité par Sèkou Jean YAO, « Machiavel le démon ou le saint » in *Le cahier philosophique d'Afrique*, N° 007, 2009, p. 87.

13. Machiavel reprend cette idée surtout dans les *Discours* et on peut également la déduire des dernières phrases du *Prince* : « Vertu contre fureur, Prendra les armes, Et le combat sera court, Car l'antique valeur, Dans les cœurs italiens n'est pas encore morte ».

contre l'armée de Florence. Le gouvernement de Sodérini chute et Machiavel tombe en disgrâce.¹⁴ Un mois avant sa mort, en juin 1527, la population de Florence se soulève contre les Médicis et la république est proclamée.

Cette instabilité de Florence représente le grand désordre politique italien, en miniature. L'Italie, en ce moment n'était pas une mais cinquante ou cent.¹⁵ En voici une description frappante proposée par Jean – Jacques Chevalier : « Autour de quatre pivots fixes, Rome, Venise, Milan, Florence, c'était une multitude d'Etats foisonnants, pullulant, pourrissant, se faisant, se défaisant, se refaisant, avec l'aide le plus souvent des étrangers, Français et Espagnols qui avaient envahi l'Italie ». ¹⁶

La détresse politique, la confusion, la division, la violence sont au cœur même de la vie italienne. En ce moment, il y avait une absence d'orientation politique pouvant sauver l'Italie de cette misère qui fait d'elle « l'hôtel de la douleur ». ¹⁷ Dans cette Italie factionnée et transformée en champs de bataille d'autres grands Etats qui l'entourent, quel sens peut prendre l'œuvre d'un Machiavel imbu du sentiment nationaliste ?

14. D'abod, il perd sa place de fonctionnaire. Quelques temps après, il est suspecté comme étant un complice d'un groupe de ses amis qui tentèrent de renverser une fois encore les Médicis. Il est torturé, emprisonné et ensuite contraint à l'exil dans sa terre de Saint-Cassien où il mène une vie de pauvre. Dans sa lettre de 10 Décembre 1513 à Vettori, il écrit : « plongé dans cette vulgaire existence, je tâche d'empêcher mon cerveau de moisir, je donne ainsi carrière à la malignité de la fortune qui me poursuit, je suis satisfais qu'elle ait pris ce moyen de me fouler aux pieds, et je veux voir si elle n'aura pas honte de me traiter toujours de la sorte. [...]. Je me consume, et je ne puis rester longtemps encore dans la même position sans que la pauvreté me rende l'objet de tous mépris ».

15. Michel Bergès, *op. cit.*, p27.

16. Jean – Jacques Chevalier, *Les grandes œuvres politiques de Machiavel à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1979, p. 14.

Dans la même logique, Annick Péliissier écrit : « l'Italie est factionnée en une multitude de républiques, de seigneuries et d'Etats plus ou moins importants qui se font la guerre et qui sont incapables d'opposer une résistance aux convoitises des Etats forts : Allemagne, Espagne, France.

17. Goerges Lescuyer, *Histoire des idées politiques*, Paris, Dalloz, 2001, p. 163.

B- Le dessein des ouvrages

Le Prince et les *Discours sur la première décade de Tite – Live* sont des ouvrages essentiels de Machiavel. Les motivations qui président à leur écriture résident dans l’ambiance politique, institutionnelle et sociale de l’Italie dont elles sont contemporaines. La pensée politique de Machiavel, telle que contenue dans les œuvres sus – citées, se veut comme une réponse. Réponse aux maux qui minent et dépriment son pays. Le nationalisme¹⁸ y trouve toute son expression dans un contexte où la division et l’agression se font lois. Un fait significatif à ce propos : Les amis de Machiavel lui demandant « mais, enfin, quel est donc ton drapeau ? », il répond : “l’Italie unie, armée et déprêtrisée”.¹⁹ Toutes les ambiguïtés se dissipent au sujet des vues de Machiavel. Ses intentions sont claires. A travers l’opuscule (*Le Prince*) et l’exposé de l’histoire politique romaine, la démarche de Machiavel peut se décliner en trois dimensions : Exposer les causes de la décadence politique ; proposer des alternatives qui passent par l’indication d’exemple à suivre – ce, à travers l’histoire romaine – et l’exhortation.

La description des causes de la déchéance se confond avec la dénonciation. A plusieurs endroits, il prend l’exemple de Florence et celui de l’Italie en général pour illustrer les maladroites commises dans ces Etats. Dans les *Discours*, raisonnant sur les qualités de l’armée²⁰, il écrit : « Les troupes actuelles de l’Italie sont de ce genre [sans impétuosité, ni naturelle,

18. Ce fut une surprise de découvrir la préface de Paul Veyne au *Prince* de Machiavel pour l’édition de 1980 aux éditions Gallimard. Ce préfacier, en dépit de la détermination de Machiavel dans les services rendus à son pays et son patriotisme flagrant contenu dans ses œuvres, pense que ce dernier n’est pas un patriote, un nationaliste mais un xénophobe qui hait le mélange des barbares (Français, Espagnols) avec l’ethnie vivant sur l’aire italienne. Dans l’une de ses lettres, Machiavel écrit qu’il aime son pays plus que son âme. L’individu qu’il est disparaît volontiers devant l’Etat. Seul l’Etat compte. En plus, malgré sa position défavorable, il intitule certains chapitres du troisième livre des *Discours* comme suit : « ch. XVII : Un Etat, après avoir offensé un citoyen, ne doit pas lui confier un commandement ou toute autre commission importante » ; « ch. XLVII : l’amour de la patrie doit faire oublier à un bon citoyen les inimitiés particulières ». Tout ceci montre les intentions nationalistes de Machiavel. En dépit de tout, il donne la priorité à l’Etat.

19. Gorges Lescuyer, *op. cit.* p. 179.

20. Qu’il nous suffise d’user de ce seul exemple, vu qu’il y en a plusieurs dont on peut indiquer les chapitres. Dans les *Discours* cf. L I, ch. VII ; L I, ch. LV ; L II, Avant – propos ; L II, ch. II, LII, ch. XV. Dans *Le Prince*, on peut citer en exemple les ch. 3, 6 et 24.

ni discipline militaire]. Entièrement inutile, elles ne vaincront jamais ; à moins qu'elles tombent sur quelque armée qu'un accident imprévu mette en fuite ». ²¹ Pour ce qui concerne les solutions, il faut entrevoir l'idéal dans l'élévation d'une armée nationale. Cette troupe est plus appropriée à la défense de l'Etat que les mercenaires et l'armée auxiliaire ²², pour l'auteur du *Prince*. Parlant des exemples à suivre, les habitudes romaines sont les mieux conseillées. Ainsi, Machiavel se plaint : « Les sages principes de conduite des Romains, si bien adaptées au gouvernement intérieur et extérieur, non seulement n'ont pas été imités chez nous, mais on n'en a tenu aucun compte. Par un effet de cette cruelle ignorance dans laquelle nous avons été plongés, nous sommes la proie de quiconque a voulu nous attaquer ». ²³

Pour couper court, disons avec L. Strauss que *Le Prince* est un « texte de combat » ²⁴ ou du moins un manifeste politique. Quant aux *Discours*, ils traduisent l'intention de Machiavel de décrire la Rome antique à ses contemporains dans le but d'inciter en eux le sentiment de la liberté, du patriotisme. ²⁵ Dans l'opuscule (*Le Prince*) et dans les *Discours*, tout tient dans la réhabilitation politique et morale de l'Italie. N'est – ce pas là une raison pour éviter d'admettre l'opposition des deux œuvres ?

En réalité, si on lit *Le Prince* avec attention, on verra que Machiavel en se fondant sur les considérations d'intérêt, de sécurité, et surtout de puissance militaire, incite le prince à créer les conditions de la république. Il faut lutter contre les puissants, protéger les humbles, armer le peuple et non s'armer contre lui. Et qui sait lire découvrira, dans *Le Prince* comme les *Discours*, les fruits d'une réflexion ardente sur les conditions réelles de la liberté. Liberté à travers l'unification nationale de l'Italie.

21. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite- Live*, trad. Toussaint GUIRAUDET, Paris, Bibliothèque Berger – Levrault, 1980, version électronique du site web : <http://classiques.uqac.c>, p. 295.

22. Sur la question cf. L I, ch. XX, XLIII des *Discours* et les ch. 12, 13, et 14 du *Prince*.

23. Machiavel, *op. cit.*, p. 254.

24. L. Strauss cité par Marie Gaille – Nikodimov dans sa préface au *Prince* de Machiavel, Paris, Edition livre de poche, p. 32.

25. Claude Lefort, Préface aux *Discours sur la première décade de Tite- Live*, trad. Toussaint GUIRAUDET, Paris, Bibliothèque Berger – Levrault, 1980, version électronique du site web : <http://classiques.uqac.c>, p. 18.

Si le contexte politique et l'œuvre appartiennent à la même communion, qu'en est – il de leur rapport avec le crédo auquel ils sont contigus ?

Chapitre II : Machiavel et l'idéologie politique de l'Italie renaissante

Le terme humanisme se rattache au substantif humaniste qui, à la fin du XV^{ème} siècle servait à désigner le lettré qui s'occupait des *humanae litterae*, c'est – à – dire des lettres classiques. Le caractère fondamental de ce mouvement intellectuel est en fait, le retour à l'Antiquité, la découverte de l'Antiquité et une rupture avec le Moyen – Age. C'est en réaction aux malaises spirituels, intellectuels et sociaux causés par l'empire du christianisme que l'humanisme a vu le jour. Ce qui revêt un intérêt pour cette entreprise de recherche, c'est la conception humaniste de la responsabilité de l'homme face aux enjeux politiques. En clair, c'est la redéfinition de l'homme en tant que sujet politique qui nous préoccupe. Alors, remontant le cours des idées philosophiques, il faut aller jusqu'au XIV^{ème} siècle²⁶ pour trouver les racines de l'humanisme avec Dante et Pétrarque qui en sont les précurseurs.

A- Des précurseurs aux humanistes italiens de la Renaissance

1- Les précurseurs de l'humanisme italien : Dante et Pétrarque

a- Dante et la négation de la conception chrétienne de l'ordre politique

Le fait que « le christianisme inféode la politique à la théologie »²⁷, causa un malaise social, devint par là même, le point de départ du mouvement humaniste. De même, si le pouvoir sacerdotal considère que « dans l'autorité de Dieu, les notions politiques trouvent un sens et

26. Jacqueline Russ, *L'aventure de la pensée européenne*, Paris, Armand Colin, 1995, p. 76.

27. *Ibid.* p. 83.

acquièrent une existence réelle »²⁸, la responsabilité de l'homme s'évanouit. Il n'a plus de pouvoir. Il est un objet pour la transcendance. Contre cette conception réductrice de la puissance humaine, Dante va s'opposer, dans l'espoir d'une restauration spirituelle et politique. Non content, donc, de refuser à l'Eglise le droit de donner autorité à l'empire, Dante en vient à fonder l'indépendance des pouvoirs sur la dualité propre de la nature humaine, puis l'ultime nécessité d'un principe unique dominant – par où se retrouve l'idée exprimée au début.²⁹ Pour lui, l'empereur ne tient pas son « éclat », de *jure*, du Pape, mais qu'il s'abreuve à sa propre puissance.³⁰ Ici, apparaît l'humanisme de Dante. Il s'agit, non seulement de faire la part entre l'ordre temporel et l'ordre divin, mais aussi de faire de l'homme un acteur actif s'affirmant sur le premier ordre.

La volonté humaine et toutes ses autres facultés sont sollicitées pour être au service du bonheur du genre humain.³¹ Mais la particularité de l'humanisme de Dante apparaît lorsque celui – ci « estime que l'autorité temporelle et politique, indépendante de l'autorité du Pape et de l'Eglise, dépend directement de Dieu ».³² L'inauguration du "droit divin des rois" est ainsi faite. Le souverain n'a de comptes à rendre qu'à Dieu. La médiation de l'Eglise est brisée. Dans cet esprit, la « position du politique [est] encadrée entre une fonction métaphysique et une anthropologie, elle – même centrée

28. *Ibid.*

29. Paul Laurent Assoun, « Dante, *De Monarchia* » in *Dictionnaire des œuvres politiques*, Paris, P. U. F., 1989, p. 244.

29. *Ibid.*, p. 245.

30. Autres humanistes, en France, du même siècle, Marsile de Padoue et Guillaume d'Occam remettent en cause l'autorité du Pape. Marsile écrit: « Peut – on imaginer peste plus pernicieuse, plus dangereuse pour le repos, la félicité et le bonheur de la race humaine tout entière... sous un masque d'honnêteté et de décence, la papauté est si dangereuse pour le genre humain qu'elle portera, si on ne l'arrête pas, un préjudice à la civilisation et à la patrie ». Moins radical que Marsile, Guillaume, et plus proche de Dante, quant à lui, il dira que : « l'autorité du Pape ne s'étend pas, selon la règle, aux droits et libertés d'autrui, pour supprimer ou les troubler, surtout à ceux qui des empereurs, rois princes et autres laïcs, parce que ces droits et ces libertés de ce genre sont au nombre des choses du siècle et que le Pape n'a pas autorité sur elles. C'est pourquoi le Pape ne peut priver personne d'un droit que l'on teint non de lui ; mais de Dieu, de la nature ou d'un autre homme. Il ne peut priver les hommes de libertés qui leur ont été concédées par Dieu ou par la nature ». Pratiquement, l'Europe en ce moment prenait conscience de la situation peu reluisante dans laquelle l'autorité papale la conduisait. Le christianisme commence par être indexé. La responsabilité de l'homme s'en va être restaurée.

32. Gorges Lescuyer, *op. cit.*, p. 162.

sur une éthique »³³. L'humanisme de Dante en est un qui dénonce et récuse les prestations de l'Eglise. Mais il reconnaît la supériorité de l'ordre divin sur l'empereur : Il s'agit d'un humanisme sans religion mais ancré dans la foi en un Dieu suprême. A présent, passons à l'humanisme de Pétrarque.

b- L'humanisme intellectualiste de Pétrarque

Au moment où, le mouvement intellectuel, philosophique et littéraire, naissait, on voit Pétrarque. En effet, à ses débuts, l'humanisme était d'une forme très littéraire et philologique, même si, déjà le fond en était plus important que ne le paraissent ses dimensions citées ci – avant. C'est à travers l'effort de restitution des textes antiques que l'on voit Pétrarque. Considéré comme un éminent précurseur de ce tournant idéologique, il avait une vitalité littéraire évidente. Le travail sur les textes antiques et leur restriction dans leur forme originelle et originale avait pour but de récupérer le sens authentique de cette civilisation antique, se conformer à elle, pour donner vie à un nouveau modèle de culture, à une humanité nouvelle.³⁴ Il s'agit d'un humanisme intellectualiste.

Au fond, il est question de trouver une alternative pour la réhabilitation de l'homme. On est donc face à un « retour violent aux puissances vitales de l'homme et de la société. Il s'agit d'une volonté de naître à nouveau, de revenir à la vie qu'on qualifiera ensuite de Renaissance. L'humanisme s'attache à la recreation de l'homme par l'homme ».³⁵ Bref, cette nouvelle conception, dès ces instants constitue une révolution contre l'obscurantisme du Moyen – Age.

33. *Ibid.*, p. 245.

34. *Encyclopédie de la philosophie*, Paris, le livre de poche, 2002, p. 744.

35. Pierre Charnu cité par Jacqueline Russ, *op. cit.*, p.76.

2- L'humanisme contemporain de Machiavel

Si les origines et l'essence de l'humanisme se dévoilent à Florence, en plein XV^{ème} siècle, le mouvement va prendre une autre ampleur en Italie. « L'Académie florentine, ainsi que toutes les cités, nous font découvrir un humanisme irréductible à un simple phénomène littéraire, un humanisme privilégiant la volonté, la liberté et la force humaine s'épanouissant dans la cité. Des hommes libres dans une cité libre, voilà ce dont rêvent l'Académie, mais aussi toute la civilisation florentine. « La foi en la puissance de la raison politique ». ³⁶ Dante est aussi sollicité car le rôle politique de l'homme est devenu un expédient sûr. Il lui faut faire ses preuves pour vivre libre. N'est – ce pas là ce qui annonce Machiavel ?

B- Le nouvel humanisme politique de Machiavel

Machiavel est un lecteur de Dante et de Pétrarque.³⁷ Au – delà de la pensée humaniste de ces derniers, il va en développer un qui soit d'une autre énergie, d'un autre ton et d'une autre vision. Sans pour autant s'opposer à eux en ce qui concerne la responsabilité de l'homme face au destin de la société (politique), son humanisme se réduit à la réhabilitation du rôle politique de l'homme. Il partage l'idéal d' « exaltation de la dignité de l'homme, vision optimiste de ce dernier et la création toute entière, effort

36. Jacqueline Russ, *op. cit.*, p. 79.

Il y a un humaniste du temps de Machiavel, Erasme. Il est considéré comme le maître des humanistes à cette époque. Si nous n'avons pas voulu l'évoquer dans le corps du texte, c'est juste parce qu'il n'est pas italien mais Hollandais. Vu que sa pensée s'inscrit dans le cadre de ce mouvement humaniste, nous avons voulu dire un mot à son sujet ici. Deux idées nous intéressent. La première, c'est le pacifisme que défend le Hollandais. Pour lui, un prince chrétien ne doit jamais entreprendre la guerre quand il peut l'éviter. Il doit la conduire en ménageant des vies humaines, et la terminer au plus tôt. On sent que Erasme déteste la guerre alors que Machiavel en fait une donnée importante dans la vie d'un Etat. Cela paraît même une loi naturelle – que les Etats se fassent la guerre, l'ambition d'agrandir son territoire ou de ne pas le perdre les y pousse. Il y a donc contradiction entre ces deux philosophes. La seconde idée est son refus à l'empereur et à la papauté le rôle de pacificateur. Ce qui sous – entend un recours à un autre ordre qui serait la transcendance. Il se rapproche ainsi de Dante en ce que le prince a le devoir de rendre compte à Dieu et non à la cour de Rome qui est la cause de toutes les misères que traverse l'Europe en ces temps. Tous deux, ils donnent priorité à la transcendance.

37. Dans sa lettre du 10 Décembre 1513 à Francesco Vettori, il écrit : « lorsque je quitte le bois, je me rends auprès d'une fontaine, et de là à mes gluaux, partant avec moi, soit le Dante, soit Pétrarque, soit un de ces poètes appelés mineurs ».

pour fonder un art de vivre où l'être humain se rende [comme] le noyau essentiels de cet humanisme, découverte de la volonté et de la liberté humaine ».38 Mais sa contribution se veut à la fois authentique et radicale.

D'abord, il développe un humanisme nouveau, de type épistémologique quant au raisonnement. Dans sa démarche, on note une particularité relevant de la valeur qu'il accorde à l'exemple. Du *Prince* aux *Discours* en passant par les *Histoires florentines* et *L'Art de la guerre*, les exemples revêtent un intérêt tout autre. Le projet prométhéen se dessine sans ambiguïté. Il ne s'agit plus de prendre pour référent la réalité transcendante mais de s'inspirer des actions d'autres hommes pour modeler les nôtres. Les exemples « acquièrent un statut original. Première surprise : les exemples ne viennent guère illustrer ou introduire un raisonnement ; c'est dans leur exposition que Machiavel raisonne, juge, estime, soupèse le pour et le contre, contredit, s'interroge et discourt ».39

L'ordre mondain se gère au moyen des facultés dont il dispose. Voilà pourquoi « quant à l'exercice de l'esprit, le prince doit lire les histoires et considérer en celles – ci les actions des hommes excellents, voir comment ils se sont gouvernés dans les guerres, examiner les causes de leurs victoires et de leur défaites, pour pouvoir fuir celles – ci et imiter celles – là ».40 L'exemple, incarne une valeur importante dans la mesure où il s'inscrit dans le champ du possible et offre des possibilités à l'action politique.41 Dans ce contexte où l'humanisme se réduit essentiellement au domaine politique, l'exemple devient ainsi indispensable voire une source des impératifs politiques.

Quant aux conceptions politiques chrétiennes qui ont d'ailleurs stimulé les propensions humanistes, la position de notre auteur se veut

38. Jacqueline Russ, *op. cit.*, p. 77.

39. Marie Nikodimov, *op. cit.*, p. 12.

40. MACHIAVEL, *Le Prince*, trad. Marie GAILLE- NIKODIMOV, Pairs, Livre de poche, 2009, p.118.

41. Dans *Le Prince* comme dans les *Discours*, les noms de rois, des empereurs et des capitaines de guerre se rencontrent presque dans toutes les pages. Ainsi on peut citer parmi les figures phares : Romulus, César, Brutus, Nabis, Agathocle de Sicile, César Borgia, Camille, etc. Machiavel cite ces rois dans le but de faire connaître leur qualités qui méritent pour certains, d'être imitées et pour d'autres qui méritent le contraire.

radicalement critique, contestataire. Il rejette en bloc ces conceptions au profit du pouvoir humain dont procède la raison politique. Désormais, l'homme sera au centre des préoccupations humaines. Tout commence avec lui et finit avec lui. Par cette ultime occasion, l'homme s'exprime et recouvre par là même toute sa dignité que l'Eglise lui a enlevée.

Donc, l'homme politique n'est pas considéré comme « un délégué terrestre de la puissance divine ». ⁴² Il est créateur de valeur, en est le juge pour la réalisation du *eu zeïn* (vivre comme il convient de vivre un homme). L'intelligence de l'homme, sa raison et autres dispositions naturelles sont déployées afin d'atteindre le bonheur réservé à l'être humain.

Contre l'humanisme de Dante qui aboutit au " droit divin" des rois, Machiavel décrète une indépendance totale de l'autorité politique. Aucun compte à rendre à Dieu. Le tout se ramène au contenu de la vertu, lequel contenu est l'expression de la puissance, le génie, l'ingéniosité en faveur de l'Etat. Point n'est besoin de recourir à l'ordre transcendant. Car le risque à courir est le suivant : « Si l'homme devait se guider sur la contemplation, l'état d'éparpillement des choses humaines qui lui serait livré le rendrait incapable de décider, d'agir ». ⁴³ Faire disparaître l'homme dans un grand ensemble transcendantal, entraînerait la ruine de l'Etat. Et comme par précaution, au chapitre 25 du *Prince*, Machiavel écrit : « Pour que notre libre – arbitre ne soit pas anéanti, je juge qu'il peut être vrai que la fortune soit l'arbitre de la moitié de nos actions, mais qu'elle nous en laisse aussi gouverner l'autre moitié, ou à peu près ». ⁴⁴ Voilà qui est clair. L'initiative humaine est requise pour faire régner l'ordre dans le temporel.

Au total, l'humanisme de Machiavel relève du domaine politique et récuse toute confusion entre le destin de l'ordre temporel et la responsabilité de christianisme et par surcroît l'intervention divine.

42. Denis Huisman, *Dictionnaire de mille œuvres clé de la philosophie*, Paris, Nathan, 2000, p. 401.

45. Paul Laurent Assoun, *op. cit.* p. 624.

44. Machiavel, *Le Prince*, *op. cit.*, p. 159.

Partie II : Du réalisme à la morale politique

Chapitre III : Machiavel face au problème moral de la politique

A- Les postulats de la morale politique

1- L'héritage romain : le prix de la dictature

L'usage courant fait du terme dictature renvoie à la tyrannie, au despotisme. On le retrouve souvent dans les réquisitoires dressés contre des pouvoirs d'oppression, de la violence, de la cruauté et de la prévarication. Entendue comme telle, la dictature est non seulement un pouvoir absolu mais un instrument illégitime. Cependant, si la Rome antique a tant mérité d'éloge par sa culture politique, d'où vient que la dictature y soit une donnée constitutionnelle ? Qu'est – ce qui fonde le parti pris de Machiavel pour une telle pratique ?

La dictature, dans son sens originel, est « une magistrature extraordinaire, la plus élevée de toutes chez les Romains »,⁴⁵ Elle est un pouvoir absolu et suprême. Elle n'admet ni partage ni soumission à aucune autre autorité. N'est – ce pas là, *a priori*, un risque dans une communauté politique où l'ensemble des citoyens revêt une importance dans la gestion du pouvoir ?⁴⁶ Certes oui, mais à Rome il en fut autrement. En effet, dans cette république historique, la dictature est un fait légal. « Tant qu'elle fut conférée par les lois et non par les particuliers, [elle] produisit toujours les plus grands biens. [Et] ce qui nuit à une république, ce ne sont pas les magistrats qui se créent eux – mêmes, les autorités qui s'acquièrent par des voies illégitimes, et non celles qui sont obtenues par des voies ordinaires et

45. Cf. Dictionnaire *Le Nouveau petit Le Robert*.

46. Machiavel dans son raisonnement à propos de la dictature romaine a évoqué cette éventuelle inquiétude. « Quelques écrivains, écrit – il, ont blâmé Rome d'avoir créé la dictature. Cette magistrature, disent – ils, avec le temps amène à la tyrannie. [...] opinion avancée sans examen a été acceptée sans raison ». Il faut donc que les situations soient appréciées en fonction du temps et des aspirations.

légales ».47 Il apparaît que la dictature y suit la voie morale et répond aux exigences de la loi morale. La raison et la conscience y jouent leur partition.

Dans son comportement, la dictature répond à des exigences. Elle est temporaire et non perpétuelle. C'est donc une magistrature circonstancielle. Elle « expirait avec l'affaire pour laquelle elle avait été créée », l'autorité du dictateur « s'étendait à pouvoir délibérer seul sur les moyens d'arrêter le péril présent, à tout faire sans être obligé de prendre conseil, à punir sans appel ».48 Ici, l'autorité politique est fort absolue. Ce qui nous rapproche de l'arbitraire qui, dans une certaine mesure s'oppose au bon sens. Les circonstances la requièrent et elle, elle est plus adaptée que le grand nombre ne peut l'admettre si *a priori*.

Peu sont ceux qui, *a priori*, sont favorables à la dictature. Et il n'est pas facile de concevoir et de se persuader que « le mal qu'on se fait à soi – même et par choix est infiniment moins douloureux que celui qu'on reçoit des autres ».49 Dans son sens politique, cette assertion exprime l'importance de la dictature. Elle est un signe de la succession de l'irraisonnable et du raisonnable. Autrement dit, elle est le chemin irraisonnable pour mieux revenir au raisonnable. Il ne faut pas s'attendre à la toute efficacité des voies ordinaires, c'est – à – dire celles que l'on tient du raisonnement qui aboutit au rejet du mal ou du mauvais. Le risque à prendre, en termes politiques est grand. Car « quand une pareille institution manque dans une république, il faut, en suivant les voies ordinaires, voir la constitution périr, ou bien s'en écarter pour la sauver ».50 Sortir de l'ornière faite par le sens commun s'impose. Le changement des habitudes morales est devenu du coup une loi. S'y refuser équivaut à une imprudence fatidique voire un délit.

A chaque mal son remède. Le pragmatisme politique oblige. Machiavel réitère sa défense de la dictature dans cette justification :

47. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite – Live*, op. cit. p. 94 – 95.

48. *Ibid.*

49. *Ibid.*, p. 96.

50. *Ibid.* p. 95.

*« Sans une institution de cette nature, un Etat ne peut que difficilement échapper à des secousses extraordinaires. Les autorités ayant dans une république une marche lente (aucun conseil, aucun magistrat ne pouvant rien faire par lui – même, et tous ayant presque toujours un besoin naturel les uns les autres) il arrive que lorsqu’il faut réunir ces volontés, les remèdes sont tardifs et deviennent dangereux, quand il faut les déployer contre des maux qui en demandent de très prompts ».*⁵¹

La dictature est une réponse technique à un besoin technique. Cette réponse contient une autre réponse. Mais ce qui fait sa force, c’est son efficacité face au destin du corps social.

En somme, la dictature telle qu’elle s’est pratiquée dans la Rome antique, est une donnée importante dans le fondement de la morale politique. Elle s’y rapporte dans la mesure où, elle pose le problème de l’utilité de la loi morale dans un contexte de conjoncture d’Etat. Sa description et son fonctionnement se situent au – delà d’une morale immédiate. Sa réalité échappe aux considérations de la morale ordinaire.

2- La politique inféodée à la théologie : cause de décadence sociale

Le christianisme, dans son ensemble est un motif qui préside à la conception d’une morale politique. Machiavel, spéculant sur la question, situe la corruption du christianisme à deux niveaux. Le premier concerne les entreprises politiques de la cour de Rome. Le second est relatif à la politique telle dans l’esprit du catholicisme. Rejetant en bloc cette conception, il en appelle à une redéfinition de la politique en mettant un accent sur le type de morale qui lui convient.

51. *Ibid.*, p. 95.

Dans sa première démarche qui vise à situer les responsabilités de l'Eglise, le secrétaire florentin dénonce les desseins politiques de l'Eglise. Elle est à l'origine de la misère sociale de l'Italie. « Si le gouvernement de l'Italie entière n'est pas organisé, soit en république, soit en monarchie, c'est à l'Eglise seule que nous le devons. Elle y a bien acquis un empire, et un domaine temporel ; mais elle n'a pas été assez puissante ni assez forte pour s'emparer du reste de ce pays et en acquérir la souveraineté ». ⁵² L'engagement politique de la cour de Rome est ainsi, à la fois indu et défectueux. Le dessein du nationalisme n'y est pas atteint. Il ne fallait pas s'y engager. Car Machiavel reconnaît que « le premier service que nous ont rendu, à nous Italiens, et l'Eglise et les prêtres, c'est de nous avoir privés de religions et dotés de tous les vices. Mais elle nous en a offert un plus grand, qui causera la ruine de l'Italie. C'est de l'avoir tenue et de la tenir toujours divisée ». ⁵³ La religion n'est donc pas compatible avec l'action politique. ⁵⁴

Lorsque nous venons à la conception chrétienne de la politique, son inadéquation devient plus nette. La politique y passe pour un ordre imposé au monde par la grande loi divine. ⁵⁵ L'action de l'homme devient inutile. Cette doctrine est celle qui nous enseigne que nous vivons dans une cité imaginaire, la cité de Dieu dont parle Saint Augustin. ⁵⁶ L'ordre temporel est gouverné par la puissance divine. Ce qui exempte l'homme de toute volonté d'action et de toute politique par conséquent.

Les valeurs civiques changent. Leur orientation est l'indifférence face à l'Etat. Machiavel, dans les *Discours*, nous en offre une bonne description :

« Notre religion, en effet, nous ayant montré la vérité et le seul chemin du salut, il faut que nous mettons moins de prix à la gloire de ce monde. [...] La religion païenne ne défiait que les

52. *Ibid.* p. 61.

53. *Ibid.*

54. Ou à la rigueur, on le verra plus bas que la religion telle que connue depuis, est inappropriée et il faut redéfinir la religion dans son fondement afin de la rendre compatible avec la chose de l'Etat.

55. Jacqueline Russ, *op. cit.*, p. 87.

56. Harvey C. Marsfield, « Bruni, Machiavel et l'humanisme civique » in *L'Enjeu Machiavel*, Paris, P.U.F., 2001, p. 113.

*hommes auréolés de gloire terrestre, des généraux d'armées, des chefs de républiques. Notre religion couronne plutôt les vertus humbles et contemplatives que les vertus actives. Notre religion place le bonheur suprême dans l'humilité, l'abjection, le mépris des choses humaines. [Et cette religion] exige quelque force d'âme, c'est pour nous disposer à souffrir plutôt qu'à quelque action de vigueur ».*⁵⁷

Le civisme chrétien est un quiétisme. Il s'agit de soustraire la vigueur à notre libre – arbitre pour enfin lui imprimer l'esprit de la renonciation. La volonté s'anéantit. L'anomie s'installe. Quoi de plus surprenant qu'une telle éducation civique – qui dissout les forces vitales politiquement parlant – dans un monde où l'homme ne cesse d'être un loup pour l'homme ?

La politique inféodée à la théologie aboutit à un syncrétisme inefficace pour le salut de l'Etat. Les intérêts des sujets sont déplacés. Il ne faut plus chercher un bien qui soit matériel mais un autre situé dans l'au – delà, l'autre monde. Alors des citoyens vivants dans une cité terrestre doivent œuvrer pour une vie qui les attend après leur mort. Une sorte d'anticipation sur l'après vie. Ce qui induit une contradiction entre le but et le cadre qui abrite les démarches le visant. Car, qui s'occupera du corps politique que ces âmes forment ? Qui les épargnera de la convoitise et des ambitions d'autres Etats ? Machiavel répond : « Il me paraît donc que ces princes, en rendant les peuples plus faibles, ils sont plus disposés à être plus facilement la proie des méchants. Ceux – ci ont vu qu'ils pouvaient tyranniser sans crainte des hommes qui pour aller au paradis sont plus disposés à supporter des injures que les venger ».⁵⁸ Le christianisme, non content d'être impropre au projet de l'Etat, cache ses intentions malveillantes. La perte de l'Etat est plus réelle qu'on ne peut l'imaginer.

La morale chrétienne effémine pour causer le déclin du corps politique. C'est cette conséquence que le diplomate florentin souligne en précisant que « ces fausses interprétations, et la mauvaise éducation qui en est la suite,

57. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite – live*, op. cit., p. 147.

58. *Ibid.*

sont donc cause qu'on voit aujourd'hui bien de républiques qu'on n'en voyait autrefois, et que les peuples, par conséquent, ont moins d'amour pour la liberté ». ⁵⁹

L'idéal de l'éducation chrétienne ne répond pas aux aspirations des vues de l'Etat. Qui plus est, elle s'y oppose dans son principe et dans sa mise en œuvre à travers l'indifférence qu'elle enseigne ; le déplacement des raisons de notre présence sur terre et précisément nos rapports avec l'Etat.

En somme, disons que Machiavel attaque le christianisme dans son essence parce qu'il favorise l'individualisme, il corrompt le peuple en le détournant de l'idéal étatique pour le river à la quête des intérêts personnels, tels que le paradis. ⁶⁰ Voilà qui porte à envisager une morale propre à la politique.

3- La fortune comme condition du fait politique

L'un des thèmes fondamentaux de la pensée de Machiavel est celui de la fortune. Ce thème forme avec d'autres le corpus d'idées et de considérations qui constituent la problématique du rapport politique morale chez Machiavel. La spéculation sur la fortune témoigne du caractère complexe de la pensée de notre auteur. Cette complexité réside dans l'identification des possibles politiques.

Concept commun au *Prince* et aux *Discours*, la réflexion sur la notion de fortune consiste une étude de l'instabilité des choses qu'on peut encore appelée "ontologie du mouvement". ⁶¹ Si cette expression ne détaille rien, elle suggère tout de même l'idée de la considération du cours des événements. Ce cours est pris non seulement dans son essence mais aussi dans son rapport avec l'action politique.

59. *Ibid.*

60. Cette idée est une paraphrase de Anthony Parel, « Ptolémée et la chapitre 25 du *Prince* » in *L'Enjeu Machiavel, op. cit. p. 51.*

61. Terme emprunté à Domenico Taranto, « sur la corruption chez Machiavel. Temporalité et espace privé », in *L'Enjeu Machiavel.*

La compréhension du sens de la fortune se verse dans la dynamique du temps. Elle « est l'expression de l'inconstance du temps. La venue et la succession des circonstances, leur indépendance de l'action humaine, leur suprématie sont aussi sous – entendues ». ⁶² Machiavel parle de « l'impossibilité où nous sommes de résister à la pente du naturel qui nous entraîne ». ⁶³ Celle – ci préside au changement des circonstances avec lesquelles l'homme forme un tout qu'on peut appeler le monde. La fortune impose son rythme – qui n'est d'autre que la variation, l'imprécision – à la volonté humaine. Voilà donc un handicap naturel à l'action politique. Dans *Le Prince* ⁶⁴, Machiavel l'assimile au hasard. Ce qui laisse déduire l'heureux hasard et le malheureux qu'on rencontre dans les affaires humaines.

« La fortune n'est pas une providence elle illustre seulement l'existence d'une nature humaine dépourvue de tout principe d'ordre ; laissée à elle – même, cette nature est sans valeur, dépourvue d'autonomie, exposée aux effets des passions, réduite au statut d'objet, incapable de se maîtriser elle – même et de peser sur son propre destin ». ⁶⁵ La nature humaine est ainsi dévoilée dans toute sa profondeur mais avec une déficience fatale. L'implication de la fortune met en exergue la carence essentielle de notre nature et du coup les difficultés deviennent indissociables du projet humain. L'homme vit donc naturellement dans un univers où les péripéties y sont par nature.

Si on en vient au rapport de la fortune et de la politique, on verra que l'Etat et l'homme politique courent un risque permanent et inévitable. La résistance aboutit au désagrément. Car « les Etats eux – mêmes, écrit Machiavel, périssent faute de changer comme le temps ». ⁶⁶ La fortune devient une réalité subversive dont la politique doit se méfier en quittant les chemins battus de la morale commune au profit d'une autre. Ce, d'autant

62. Mama Boro, mémoire de maîtrise « Force et pouvoir politique chez Machiavel : L'actualité du *Prince* », soutenu à l'Université d'Abomey – Calavi sous la direction de M. Eustache R. K. ADANHOUNME en 2014. P. 22.

63. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite – live*, op. cit. p. 248.

64. cf. *Le Prince*, chap. 25.

65. Jean Fabien SPITZ, « La réflexion morale dans l'œuvre de Machiavel » in *Dictionnaire d'éthique et de la philosophie morale*, Paris, P.U.F, 2001, édition mise à jour p. 945.

66. Machiavel, *Ibid.* p. 248.

plus que « là où la sagesse et le courage sont sans force, la fortune doit exercer sa puissance ; et comme celle – ci est mobile et changeant, les républiques et les Etats qui sont sous son influence varient infiniment ; et ils éprouvent les mêmes révolutions ». ⁶⁷ La sagesse et le courage dont il s'agit ici se situent au – delà des limites de la sagesse ordinaire.

Gardons – nous bien. La fortune est loin, dans l'esprit de l'ex – bras droit de Soderini, de s'apparenter à un sort ou un destin. Il fait du devoir du prince la subordination de la fortune à sa volonté. La conclusion d'une domination fatale et irréductible est écartée du jeu. « Les hommes peuvent seconder la fortune et non s'y opposer ; ourdir sa trame, suivre ses fils et non les détruire ». ⁶⁸ Le besoin de l'énergie ; de l'innovation, entendue dans tous les domaines même celui des valeurs morales devient nécessaire.

La prise en considération du thème de la fortune s'inscrit dans le grand projet de définition des possibilités et des limites du pouvoir politique. En la concevant comme maîtresse imprévisible de l'ordre de l'univers, elle implique l'adoption des préceptes extraordinaires formant la morale politique en termes de l'existence des Etats. Dans la même logique, il y a une autre dimension qui mérite d'être abordée : l'anthropologie de Machiavel.

4- L'anthropologie de Machiavel

Le fait politique en est un qui relève exclusivement de l'intelligence humaine. Il se mène par les hommes et dans l'intérêt de ces derniers. Sa mise en œuvre requiert, de la part de ceux qui s'y adonnent, un minimum de connaissance des acteurs qui l'animent : Il s'agit d'un besoin anthropologique. Machiavel dans son effort de faire de la politique une science, s'applique à cet exercice anthropologique. S'appuyant sur son expérience personnelle et ses lectures, il entreprend une description objective de l'homme pour en tirer des principes rationnels. La politique aura désormais ses propriétés ; ses théorèmes et ses axiomes.

67. *Ibid.*, p. 212.

68. *Ibid.*, p. 209.

L'anthropologie de Machiavel est une anthropologie pessimiste.⁶⁹ Pessimiste, pas dans une tendance subjective mais objective, dans une optique phénoménologique. D'une part, cette entreprise porte sur la nature individuelle des hommes en tant qu'atome dans une communauté politique et d'autre part sur les corps d'atomes qui forment cette communauté. Venant à la description de la nature des hommes, Machiavel postule que « les hommes sont par nature méchants et toujours prêts à déployer ce caractère de méchanceté toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion ».⁷⁰ L'ordre politique porte, de ce fait, en lui les semences du désordre. La recherche du bien commun est mal partie car en dessous de cette volonté est tapi un germe redoutable. Ce qui rend facile la compréhension du fait que « les hommes ne font le bien que forcément. Mais dès qu'ils ont le choix et la liberté de commettre le mal avec impunité, ils ne manquent jamais de porter partout la confusion et le désordre ».⁷¹ La carence de la conscience morale apparaît ici : le dessein politique lui se trouve en butte à des obstacles naturels, c'est – à – dire intimement liés à la nature humaine. Quoi de plus désavantageux donc ? La question est elle – même la réponse.

Lorsque l'auteur de *L'Art de la guerre* écrit que « les désirs de l'homme sont, insatiables : il est dans sa nature de vouloir et de pouvoir tout désirer ; et la fortune borne ses moyens d'acquérir. Il en résulte pour lui un mécontentement habituel, un dégoût de ce qu'il possède ; c'est ce qui le fait blâmer le présent, louer le passé, désirer l'avenir, et tout cela sans aucun motif raisonnable »⁷². Il laisse entendre par là que les hommes sont par essence « des êtres de désirs et de passions, que la raison ne dirige qu'exceptionnellement ».⁷³ Le pouvoir moral de la raison est ainsi circonscrit avec une précision relative à ses insuffisances. Cela n'est pas surprenant de voir les hommes, sur fond d'une nature supposée idéale s'en prendre à

69. Expression empruntée à Noëlla Baraquin et Jacqueline Laffitte in *Dictionnaire des philosophes*, Paris, Armand Colin, 2002.

70. Machiavel, *Discours, Op. Cit.*, 38.

71. *Ibid.*, p.39.

72. *Ibid.*, p. 141.

73. Konadio Symphorien KOUADIO, « *L'humanisme de Machiavel* », in *Revue du CAMES – Nouvelle série B*, Vol. 008, N° 1 – 2007 (1^{er} semestre), p. 81.

l'œuvre de la politique. Ils sont en mesure de s'en prendre à l'autorité politique sensée les protéger.

Ainsi « toutes les fois que les hommes sont privés de se battre par nécessité, ils se battent par ambition. Cette passion est si puissante qu'elle ne les abandonne jamais, à quelque rang qu'ils soient élevés ». ⁷⁴ Cette maxime explique les différents renversements de pouvoirs que l'histoire nous enseigne. ⁷⁵ Le tout ne se joue pas en faveur du bien commun mais l'égoïsme commande parfois les actes de l'homme. Chose pernicieuse aux projets politiques. Le côté négatif de l'homme enfoui en douceur se révèle brutalement pour chambouler l'ordre.

Dans un second temps, l'anthropologie de Machiavel s'applique aux ensembles qui forment le corps politique d'un Etat. Il s'exprime en termes de théorie des humeurs relatives à deux classes essentielles qui forment la communauté politique : les grands et le peuple. L'analyse de la question des désirs revient à nouveau : deux humeurs s'opposent, cherchent à se dominer. Les grands, d'un côté, désirent opprimer le peuple. Ils veulent avoir une suprématie sur le peuple pour pouvoir satisfaire toutes leurs fantaisies au détriment des vues réelles de l'Etat. L'égoïsme collectif incarné par la politique est en phase de se réduire à un égoïsme individuel. Les grands ramènent le meilleur à eux seuls. De l'autre côté, le peuple désire ne pas être opprimé. L'ambition du peuple est la fuite de l'oppression des grands. La lutte interne devient une réalité. Les données conflictuelles sont liées à l'Etat lui – même. Le rapport du peuple et des grands est une problématique. Il existe deux tendances qui sont en lutte. Le rôle de l'autorité politique reste encadré entre ces deux désirs ou du moins son objet se ramène à cette lutte.

Dans un contexte où l'Etat sert de support, lequel des deux partis le prince doit – il privilégier ? Les grands qui sont nuisibles au prince et à l'Etat de par les ambitions ? Le peuple qui peut s'insurger contre le prince sans

74. Machiavel, *Ibid.*, p. 99.

75. Dans le chapitre 17 du *Prince*, Machiavel écrit : « parce que des hommes, on peut dire généralement dire ceci, qu'ils sont ingrats, inconstants, simulateurs, et dissimulateurs, fuyards devant les périls, avides de gain ; et tandis que tu fais bien ils sont tout à toi ». Ceci explique mieux le rapport de son anthropologie avec la politique et par la même occasion invite à penser la morale dans un sens politique.

raison apparente ? Doit – il opprimer les grands ou le peuple au profit de l'un ou de l'autre ? Est – il en demeure de les opposer pour le salut de l'Etat ? La question est délicate et montre toute la difficulté qui se présente à l'agent dont le rôle se voit encadré par la nécessité de la politique et le devoir moral.

En résumé, la préjudiciable imperfection de la nature humaine prédispose l'homme à compromettre l'ordre – la fin de toute politique. Et « notons ici que tout ce qui transparait de ses idées [il s'agit, bien entendu de Nicolas Machiavel] comme cruauté ou immoralité, comme méchanceté et vulgaire pragmatisme est à forger à l'aune de la nature profonde de l'homme auquel cela s'applique ». ⁷⁶ En clair, il faut dire que l'anthropologie de Machiavel implique la morale politique qu'elle explique elle – même.

B- La morale politique et ses déterminations

1- La morale politique ou la morale machiavélienne

Eu égard aux considérations ⁷⁷ établies plus haut, le contenu et les bornes du fait politique se dessinent avec plus de netteté. Le voile se lève sur le rapport de la politique et de la morale. La politique s'affirme dans sa subjectivité – ceci par rapport à la morale qui s'évanouit dans l'objectivité la soutenant. Machiavel apparaît de ce fait, comme un iconoclaste. Avec lui, la morale cesse de servir de fondement à la politique. Il opte pour le contraire ou une morale propre à la politique. Ou du moins à la manière de Christian

76. Konadio Symphorien KOUADIO, *arti. cit.*, p. 82.

77. Les considérations qui fondent la morale politique sont multiples. On peut évoquer l'une d'elle non moins considérable: il s'agit du caractère réaliste de la pensée de Machiavel. Ce réalisme, d'ailleurs se sent dans les autres considérations dont nous avons fait cas en parlant des postulats de la morale politique. Du point de vue épistémologique, c'est ce réalisme qui explique la scientificité de la pensée politique de Machiavel. Au chapitre 15 du *Prince*, il précise « mon intention étant d'écrire chose qui soit à qui la comprend ; il m'a paru plus convenable d'aller droit à la vérité effective de la chose qu'à l'imagination de celle – ci ; et beaucoup se sont imaginés des républiques et des principats qui ne se sont jamais vus ni n'ont été connus pour vrais ». Sa conception de la morale est redevable à ce réalisme que beaucoup de politologues saluent en lui.

Nadeau on peut parler de pluralisme moral.⁷⁸ Lequel pluralisme contient la morale politique en bonne et due forme.

Parler de morale politique, revient à admettre l'existence d'un ensemble de valeurs au moyen desquelles l'action politique s'apprécie en tant que telle. Avant d'aborder cette problématique suivant l'esprit de Machiavel – bien entendu – servons – nous de cette dichotomie établie par André Comte Sponville à propos de la morale et de la politique. Pour cet auteur, « la morale, dans son principe, est désintéressée ; aucune politique ne l'est. La morale est universelle, ou se veut telle ; toute politique est particulière. La morale est solitaire ; toute politique est collective ».⁷⁹ Par conséquent, la politique ne peut pas être « le règne de la morale, du devoir, de l'amour ... elle est le règne des rapports de forces et d'opposition, des intérêts et de conflits d'intérêts ».⁸⁰ Cette démonstration laisse entrevoir le sens de la morale politique.

Cette morale trouve toute sa réalité dans la politique considérée comme l'art du possible : comme telle, elle comporte des risques et le danger de la démesure. La grille d'appréciation change ou se crée. Tout tient dans l'essence de la politique y compris tout ce qui va avec (les données du réalisme, l'anthropologie pessimiste, l'influence de la fortune etc.). Pendant que la morale païenne et chrétienne détestent la ruse, Machiavel en fait une valeur dans le cadre spécifiquement politique. « A la guerre, écrit – il, la ruse mérite des éloges ». « Quoique la ruse soit répréhensible partout ailleurs, poursuit – il, elle est cependant très honorable à la guerre ; on loue le général qui lui doit la victoire, comme celui qui l'a remporté à force ouverte ».⁸¹ Une subversion intervient dans la transition qui mène de la politique à la morale. La droite raison est mise en congé. Ce qui n'empêche pas la politique, en tant que valeur, d'avoir ses propres valeurs de référence.

78. Christian Nadeau, « Machiavel, Domination et liberté politique », article disponible sur le site web : www.Agora.qc.ca, p.348.

79. André Comte – Sponville, *Présentations de la philosophie*, Paris, Editions Albin Michel, 2009, p. 36.

80. *Ibid.*

81. Machiavel, *Discours*, *op. cit.*, p. 301.

Cette morale est conforme à l'esprit de la politique et son expression est collective et conflictuelle.⁸² Sur ce, nous sommes enclins à partager l'opinion de Pierre Edmond pour qui « les conditions de la moralité sont immorales, voire amORALES ». ⁸³ Ce qui est universellement pris pour bien ou mal peut servir de référence pour un dessein universel. Car la politique est un égoïsme collectif dans lequel apparaît l'universalité des fins politiques. Dans les *Discours* un exemple s'offre en appui à cette analyse : d'un côté, l'humanité de Scipion est acceptée comme valeur participante à la bonne gouvernance. De l'autre, la cruauté et la perfidie d'Anibal sont louées.⁸⁴ Des qualités contraires reçoivent les mêmes éloges, avec au fond, comme principe de base la condition de leur usage. L'efficacité dans le choix et l'accomplissement des actions sont indispensables à cet effet. Ceci renvoie en même temps à la théorie des cruautés bien usées et des cruautés mal usées.

Les cruautés bien usées regroupent toutes les violences que le prince peut perpétrer sur ses sujets afin d'assurer son pouvoir. Aucune pitié n'est requise. Il faut manifester une grande puissance qui réduit à néant toutes les poches d'insurrection. Que la vengeance soit éteinte dans sa racine, c'est – à – dire l'esprit de ceux qui peuvent éprouver ce sentiment. Mais ce qui est remarquable, c'est le caractère prompt et rapide de cette manœuvre politique. Son but est de prévenir la perte de l'Etat qui se construit. Ces cruautés sont non seulement bien mais aussi bonnes.

A contrario, les cruautés qui se manifestent de manière permanente sont des vices. Le mal ressenti par les victimes n'en est pas un moindre. La psychose reste croissante et devient pernicieuse. Pernicieuse dans la mesure où elle est susceptible de faire naître le sentiment de la vengeance dans le cœur de victimes. Ce qui est préjudiciable au maintien de l'Etat. La violence, si elle n'est pas toujours condamnable, dans cet esprit, c'est pour dire qu'elle n'est pas acceptée en tout lieu et en tout temps. La morale politique

82. André Comte – Sponville, *op. cit.*, p. 34.

83. Pierre Edmond, « Machiavel : l'éthique et le pathétique » in *L'Enjeu Machiavel*, p. 13.

84. Cf. *Discours* L III, ch. 21.

exige. Ce sont les circonstances qui dictent la conduite à tenir pour rester en adéquation avec les vues de la politique.

C'est le terme pragmatisme – terme incontournable de toute l'herméneutique que nous tenons de l'œuvre de Machiavel – qui résume bien cette idée. Le mal et le bien occupent une même place dans cette morale qui repose sur la raison des circonstances. Rien n'est prédéfini. Le tout se joue dans un calcul intelligent. Lorsque le mal s'impose, il n'est plus vu comme un mal mais comme un bien. Et si le bien s'avère dommageable, il devient un mal. Pour sauver l'Etat, ce calcul reste la boussole de l'homme politique. L'erreur est d'être incapable d'identifier la mesure qui s'impose devant chaque circonstance.

Ce qui préside, par – dessus tout, à la conception de ce type de morale, c'est la fin de la politique : permettre la survie de l'Etat.⁸⁵ Lui seul commande la scission de la politique et de la morale pour passer à une autre table de valeur conforme aux aspirations de la politique. Disons simplement que "l'esprit de l'Etat" chez Machiavel « ne nie pas l'éthique, mais il distingue l'éthique à l'échelle humaine qui concerne la morale dans la vie de chaque homme et l'éthique en politique dont les règles concernent la vie des institutions ».⁸⁶

Il faut retenir que le rapport de la politique et de la morale, chez Machiavel est passé de la soumission de la morale à la politique, à la conception d'une morale spécifique à la politique. Ou parlons à bon droit

85. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'on retrouve le même Machiavel condamner la mauvaise foi et rejeter la violence. Dans le chapitre 8 de *Prince*, il fustige la scélératesse d'Agathocle de Sicile et celle de Liverotto da Fermo. A ce propos, il apprécie ces faits en ces termes « on ne peut non plus appeler vertu le fait de tuer ses concitoyens, de trahir ses amis, d'être sans foi, sans pitié, sans religion ». Dans les *Discours*, on le voit blâmer la mauvaise foi dans le L II, 9. Thémistocle ayant annoncé un projet qui aiderait la Rome à combattre les Grecs, il n'en fomentait qu'un faux. Son manque de foi pour la patrie lui a valu la mort sur la place publique. Dans les mêmes *Discours*, Machiavel rejette la violence au L III, 20. Il écrit qu'« un trait d'humanité a quelques fois beaucoup plus d'emprise sur l'esprit des hommes qu'une action marquée au coin de la violence et de la cruauté ». L'essentiel est de sauver la patrie. Dans ce cas la violence reste salutaire. Mais pour des vues particulières, il est répréhensible de faire usage de la violence ou de la cruauté. La double posture de Machiavel se ramène à un noyau central qui est la bonne vie dans un Etat.

86. Sékou Jean Yao, « Machiavel : Le Démon ou le saint ? » in *Le cahier philosophique d'Afrique*, n° 007, 2009, p. 90.

d'une morale pragmatique se rapportant à la vérité effective des choses. Ce qui implique, dans le cas échéant, la reconnaissance du bien et du mal comme étant des valeurs de référence. Mieux, Augustin Renaudet parle d'une

*« Éthique essentiellement active, subordonnée à la discipline de la loi et qui tient pour essentielle vertu l'énergie capable d'entreprise périlleuse et de sacrifice. Elle se propose de servir, de défendre, de maintenir, et d'agrandir la cité. Elle exige de l'individu le renoncement à ses intérêts propres, à sa volonté personnelle, pour le bien de la cité. Elle y subordonne sans hésiter les lois de la morale comme ; elle oblige l'individu, s'il le faut jusqu'au crime ».*⁸⁷

C'est ici qu'apparaît toute la grandeur de l'Etat. Il est la condition indispensable à la fois, à la survie de l'homme et à l'expression de sa dignité qui fait de lui un dieu sur terre. L'Etat est à l'homme ce que le liquide amniotique est au fœtus. Tous les sacrifices sont bons pour préserver ce bien. Le moindre ménagement qu'il soit physique – allant jusqu'à toutes formes de violences ou efforts – soit spirituel (tout refus ou méconnaissance de la valeur de ce bien par les associés), sont des contrevaleurs. Aucune excuse n'est valable pour expliquer ces maladresses.

2- Quelques cas d'expression de la morale politique

a- L'Etat, seule condition de la réalisation du *eu zeïn*

Si nous admettons avec Jean – Fabien Spitz que tout ce qui est capable d'unir les hommes et de les soumettre à la crainte qu'ils s'inspirent⁸⁸ mutuellement est un bien, l'Etat devient le plus grand bien. C'est avec lui

87. Augustin Renaudet, *Machiavel*, Paris, Gallimard, 1942, p. 57.

88. Machiavel décrit l'état présocial des hommes comme une existence identique à la vie animale. Il écrit que « le hasard a donné naissance à toutes espèces de gouvernements parmi les hommes. Les premiers habitants furent peu nombreux, et vécurent pendant un temps dispersés, à la manière des bêtes. Le genre humain venant à s'accroître, on sentit le besoin de se réunir, de se défendre ». L'idée de la défense sous – entend l'existence d'un climat d'hostilité, de méfiance et de bestialité. Attitudes contraires au bon sens.

que les hommes « commencèrent à connaître ce qui est bon et honnête, et à distinguer d'avec ce qui est vicieux et mauvais ».89 La morale devient ainsi l'œuvre de l'Etat. L'Etat lui précède et lui sert de condition. D'où « il n'y a pas de morale là où il n'y a pas d'Etat ».90 A nouveau, s'impose la primauté de l'Etat sur la morale commune et il devient la seule condition appropriée à la vie de l'homme en tant qu'il est homme.

Ce fait admis en principe, valide l'usage de la morale politique dans la fondation de l'Etat, étant entendu que lui seul préside à la réalisation du *eu zein*. Et

*« Un esprit sage ne condamnera point un homme supérieur d'avoir usé d'un moyen hors des règles ordinaires pour l'important objet de régler une monarchie ou de fonder une république. Ce qui est à désirer, c'est qu'au moment où le fait l'accuse, le résultat puisse l'excuser ; si le résultat est bon, il est absout ».*91

Il est tout à fait clair que pour créer une condition de moralité, il faut passer par une voie hors des normes ordinaires. La nature de l'être humain exige. « Quiconque veut fonder un Etat et lui donner des lois doit supposer d'avance les hommes méchants et toujours prêts à déployer ce caractère de méchanceté ».92 Faire le mal pourrait apparaître comme un attribut de notre être. Du coup, le bien n'est qu'une façade à la réalité de ce que nous sommes des êtres enclins au désordre. Voilà ce qui explique la justesse des propos de Pierre Edmond lorsqu'il écrit que « les conditions de la moralité sont

89. Machiavel, *Discours*, *op. cit.*, p. 35.

90. Noëlla Baraquin, Jacqueline Laffitte, *Dictionnaire des philosophes*, Paris, Armand Colin, 2002, p. 201.

Dans la même logique, Jean – Fabien Spitz écrit ceci : « loin que la première [la morale] soit indépendante de la seconde [la politique] et en constitue la norme, elle ne peut au contraire en être que le résultat. La nature de l'homme ne produit ni règles communes, ni concorde. Elle soumet chacun à la crainte des effets des passions d'autrui ; et interdit par là toute concorde, toute égalité et toute liberté authentique ».

91. *Ibid.*, p. 53.

92. *Ibid.*, p. 38.

immorales, voire amORAles ». ⁹³ Lesquelles conditions sont l'expression de la morale politique.

Ceci nous plonge bien, et sans détour, dans la réflexion sur la question de la violence. Ici, tout part de l'idée des types de violences. La théorie de la typologie des violences contient l'essentiel de cette réflexion. En effet, il existe des violences qui réparent et des violences qui détruisent. Celles qui réparent l'emportent, devant le tribunal de la morale politique, sur celles qui détruisent. Lorsqu'il s'agit de rendre facile la vie humaine – notamment dans la création de l'ordre social – on peut user des cruautés sans pour autant écoper de blâme. La règle d'or qui mérite d'être observée devant ce tribunal ne peut être autre chose que celle – ci : « ce n'est pas la violence qui répare, mais la violence qui détruit qu'il faut condamner ». ⁹⁴

Romulus, le fondateur de la Rome, en massacrant Résus et Tatius, ne contrevient point à la morale mais il la met en œuvre dans ce qu'elle est en vérité. Cette attitude est légitime. C'est un mal qui conditionne le bien. Sans cette condition l'Etat n'apparaîtrait point.

César Borgia, pour fonder Romagne, eut une stratégie à trois étapes : d'abord, après la conquête des petits Etats, il confia le gouvernement de la cité à Remiro d'Ocra. Il était une sorte de ministre d'Etat chargé de l'administration générale. Homme cruel et prompt, Remiro avait pour devoir de réduire l'espace conquis à la paix et à l'obéissance. Au moyen des intimidations assorties de la cruauté appliquée sur des citoyens, il acquit la paix, la concorde et l'obéissance à la faveur de César. La première étape s'acheva. La deuxième plus cruelle que la première fut de massacrer son lieutenant Remiro d'Ocra. Un matin, les citoyens retrouvent le corps du lieutenant séparé de sa tête avec un couteau sanglant à côté. La dernière a consisté à installer au milieu de la province un tribunal civil, doté d'un président très excellent, où toute cité avait son avocat. ⁹⁵ Le code de la morale politique s'exécute ainsi dans la fondation d'un Etat. La violence fait office de

93. Pierre Edmond, *art. cit.*, p. 13.

94. *Ibid.*, p. 11.

95. Cf. *Prince*, ch. 8.

moyen légitime pour l'instauration de la légitimité elle – même, dans un corps social. La violence de Remiro d'Ocra a contribué à mettre de l'ordre.

Mais étant inutile après, César s'en est dépris au profit de l'institution d'un organe légitime au regard des considérations de la morale commune. Voilà pourquoi un commentateur de Machiavel dit : « Lire ou relire Borgia de Machiavel, c'est à la fois accepter de plonger dans une fulgurance. Celle de la transmutation étrange de tous les préceptes ordinaires de la morale et des lois de l'humanité ».⁹⁶ Il s'agit d'un va et vient entre le mal et le bien. Cette inconstance est le propre de la démarche politique. Est dommageable que d'être figé de tous les points de vue. L'invention, même sanglante est acceptée. Mais le fond de cette démarche reste le même. Point de vue au détriment de la survie de l'Etat.

En somme, la morale politique trouve un terrain d'exécution très appropriée dans la fondation d'un Etat. Ce qui commande cette relation de la morale politique et la fondation de l'Etat, c'est la nécessité de l'Etat comme une condition *sine qua non* pour la réalisation – hors de tout climat de persécution et de violence – de l'homme en tant que valeur en soi. La violence y joue un rôle de premier plan pour servir de source à la morale comme elle est admise par tous.

b- La religion, moyen de la condition civile

Si Machiavel s'acharne contre le christianisme, cela ne signifie pas qu'il abhorre la religion en tant que telle. Sa position contestataire par rapport au christianisme se ramène au rejet de son caractère passif, le fait qu'il inocule le citoyen. Ce « rejet de l'attitude passif vis – à – vis du monde est lié au refus de la vision contemplative qui engendre la mélancolie ».⁹⁷ Il faut éviter

96. Andréas Lamy, « Le César Borgia de Machiavel ou l'école de la nécessité », p. 11. (Article disponible sur le site web : Agora.qc.ca).

97. Michel Pierre Edmond, « Machiavel » in *Dictionnaire des œuvres politiques*, sous la direction de François Chatelet, Olivier Duhamel, et al, Paris, P. U. F., 1989, Deuxième édition revue et augmentée, p. 624.

l'affaiblissement de la vertu des citoyens vis – à – vis de l'Etat. L'engagement doit se maintenir au profit de la nation.

Il n'ignore pas que la religion a un pouvoir qui peut servir l'Etat. Machiavel veut se servir du pouvoir psychologique de la religion pour remédier à la misère politique. L'influence spirituelle de la religion est, dans ce contexte requise pour le monde d'ici – bas. Le projet prométhéen se dote d'un autre moyen pour le salut de l'homme en tant que citoyen et non en tant qu'agneau de Dieu.

L'utilitarisme de Machiavel est ici sans ambigüité. Il faut instrumentaliser la religion. Obtenir, grâce à elle, l'obéissance à la loi et l'amour de la patrie chez le sujet politique. La religion cesse d'être un chemin qui mène au ciel. Elle devient un moyen de l'Etat. Le recours à celle – ci ne signifie pas la promotion de la divinité mais la défense du cadre qui l'abrite, l'Etat. Ce qui est tout à fait normal dans la logique où, on ne peut pas vivre dans une société et ne défendre qu'une autre qui se trouve ailleurs.

Du coup, le paradigme "vertu" sera révolutionné. La vertu telle que enseignée par la religion se convertit en une vertu propre à la morale politique, c'est – à – dire une vertu civique. Elle est une sécrétion de cette dernière et reste un moyen pour ses fins à la manière de l'oiseau qui se sert de certaines de ses plumes pour faire son nid afin de s'y abriter. Cette analyse de l'essence de la religion se décline en deux dimensions : la réforme du dogme chrétien qui souffre d'un manque de conformité avec l'esprit d'Etat et la définition d'une "théologie civile".

Dans sa démarche qui vise à donner au christianisme un statut qui lui accorde sa place dans un Etat, le Florentin entrevoit la nécessité de réformer la religion de son siècle. Le christianisme de son temps en est un qui soit travesti. Sa nature falsifiée, traficotée l'empêche de répondre aux exigences de l'Etat. Ses valeurs morales sont inadéquates à l'idéal de la politique. Ainsi apprécie – t – il : « dans les commencements de la république chrétienne, la religion se fût maintenue d'après les principes de son fondateur, les Etats et les républiques de la chrétienté seraient bien plus unis et biens plus

heureux qu'ils ne le sont. Quiconque examinera les principes sur lesquels elle est fondée, et combien l'usage et l'application qu'on en fait sont changés, altérés ».98 La morale chrétienne – qui est pour l'essentiel l'indifférence face aux choses du monde y compris l'Etat – est donc le fruit de cette altération. Ce qui requiert une refondation que réclame la morale politique.

A cet effet, on peut admettre avec Augustin Renaudet que la réforme religieuse envisagée par notre auteur, « implique le désaveu de tout ascétisme, de tout idéal contemplatif et qui requiert un retour au christianisme des origines, la réconciliation de l'Évangile avec les traditions les plus stoïquement actives de la philosophie païenne ».99 Un christianisme tourné vers la terre donc ! Le salut des hommes dépend de l'effort qu'ils font pour se maintenir unis dans une société autonome – au sens propre du terme. Efforts participant donc à la construction de l'Etat. Notre Père des Cieux n'est plus le destinataire de nos sacrifices. Le sang qui coule est en faveur de la terre sur laquelle elle est versée. Vive l'Etat ! Voilà le sens le plus profond d'une telle pratique.

Dans cette perspective, la vertu devient « l'efficacité dans l'action, non la perfection (morale) de l'individu. Cette vertu-là n'existe que par et pour l'histoire du présent. Elle ne tend pas à projeter un homme au – dessus de ses semblables mais à affirmer la légitimité du rôle qu'il saura se saisir dans un moment historique donné ».100 Ce qui nous amène à comprendre – plus aisément – qu'un prince et surtout un prince nouveau, ne peut observer toutes les vertus d'un particulier. Il faut qu'il sache, pour la défense de l'Etat, agir contrairement à la bonne foi, à la charité, à l'humanité, à la religion. Et parlant de la foi, Machiavel observe qu'« un seigneur prudent, ne peut ni ne doit observer la foi quand une telle observance se retourne contre lui et quand les causes qui la firent promettre ne sont plus ».101

Pour Machiavel, le christianisme authentique et véritable, répond aux besoins spirituels d'un homme d'Etat, c'est un christianisme patriote,

98. Machiavel, *Discours*, *op cit.*, p. 61.

99. Augustin Renaudet, *op cit.*, p. 69.

100. Jean – Louis Fournel et Jean – Claude Zancarini cités par Mama Boro, *op. cit.*, p. 22.

101. Machiavel, *Le Prince*, *op cit.*, p. 128 – 129.

civique et guerrier, christianisme d'Etat. Un nouveau type de religion – dira – t- on – avec un dogme au service de l'Etat. Ce dogme contient des préceptes au nombre desquels nous avons la théorie de l'apparence qui autorise l'homme d'Etat à « paraître pitoyable, fidèle, humain, entier, religieux, et l'être, mais avoir l'esprit édifié, de manière [qu'il puisse] et [sache] devenir le contraire, lorsqu'il ne faut pas l'être ». ¹⁰² La nouvelle religion se voit ainsi solidement rattachée à la morale politique. La foi païenne prend le pas sur la foi chrétienne. La première devient la condition et l'essentielle des fois possibles.

Le second versant de cette question est la conception de la religion sur fond utilitariste. Que quiconque, Machiavel reconnaît la force de la religion dans le cadre politique. Elle a une indéniable influence sur l'homme de telle sorte qu'elle peut servir à dompter l'insociabilité et les penchants indésirables des hommes. Il entend bien se servir de cet attribut de la religion. Louant, dans ce sillage, le génie de Numa ¹⁰³, il écrit : « où règne déjà la religion, on introduit facilement la discipline et les vertus militaires ». ¹⁰⁴ La religion joue ici le rôle d'avant - garde. Sa participation est indispensable à l'Etat. Elle assure la grandeur des républiques et son mépris devient la raison la plus certaine de leur ruine. Alors « malheur à l'Etat où la crainte de l'être suprême n'existe pas ; il doit périr ». ¹⁰⁵ Le domaine de définition de la religion se confond d'avantage avec le civisme. Le spirituel reste ici purement civique. Il s'agit d'imprimer aux citoyens le profond sentiment de leur attachement à l'Etat par les cultes, les cérémonies pendant les occasions où l'intérêt de l'Etat est en jeu. ¹⁰⁶ C'est bien l'exemple des guerriers romains à qui on fait jurer, sur les champs de bataille, au nom de Dieu qu'ils n'abandonneront point une partie de guerre qui semble fort périlleuse. La Rome s'en est sortie victorieuse à plusieurs reprises. Le côté imparfait et vulnérable de l'homme dont se sert la religion pour le dompter est ici

102. Machiavel, *Le Prince*, op. cit., p. 129.

103. Numa faisait croire aux Romains qu'il avait commerce avec la Nympe Egérie qui lui dictait les règlements. Ce qui lui a facilité la gestion du pouvoir, malgré la fausseté de ces allégations.

104. Machiavel, *Discours*, op. cit., 58.

105. *Ibid.*

106. A cet effet, Cf. *Discours*, L I, 11 ; 12 ; 13 ; 14.

nécessaire à l'Etat. Les enjeux psychologiques sont au service des enjeux civiques.

La crainte de Dieu n'est plus requise pour inciter les hommes à faire du bien pour ensuite attendre la récompense après leur mort. Le but suprême de la religion n'est plus dans les cieux mais sur terre : la survie de l'Etat. Par la même occasion, elle garantit l'Etat – condition unique de la survie de l'agent civique.

Pour tout dire sur ce sujet, « si l'on veut définir la doctrine de Machiavel sur les rapports indispensables, à l'Eglise et de l'Etat, elle se réduit aisément à l'idée d'une Eglise nationale, dépendante de l'Etat, liée à l'Etat, subordonnée aux fins de la politique nationale[en usant aussi de ses moyens fournis par sa morale propre à lui] et à la défense des intérêts nationaux ». ¹⁰⁷

C- La dialectique de l'Etat

L'expression dialectique de l'Etat traduit le processus paradoxal qui préside à la réalisation des fins de l'Etat. Autrement dit, il s'agit de la conciliation des moyens contraires à la nature des fins de l'Etat pour la réalisation de ces mêmes fins. En termes clairs, on pourrait parler de la raison d'Etat. Cette raison consiste dans l'art de gouverner l'Etat selon sa propre raison. ¹⁰⁸ Relativiser la raison sous – entend un relativisme moral qui nous conduit à la morale politique.

Comme il a été montré plus haut, la fondation de l'Etat n'obéit à aucune norme suivant le bon sens commun. Parlant de la dialectique de l'Etat, c'est bien sûr le comportement de l'Etat qui nous intéresse en ce qui concerne son effort de se maintenir au profit du bien de ses membres. Il ne serait pas précipité de signaler que la sauvegarde de l'Etat est loin de pouvoir se plier aux normes de la morale commune.

107. Augustin Renaudet, *op. cit.*, p. 145.

108. Michel Senellart, « Machiavel à l'épreuve de la gouvernementalité » in *L'enjeu Machiavel*, p. 220.

Ce qui est au fondement d'une telle innovation dans la sphère des valeurs, c'est le salut de l'Etat. Rien ne peut se comparer au salut de l'Etat encore moins prétendre le surpasser en portée. Ce qui nous amène à faire cette déduction avec René Pémond : « Si c'est l'efficacité et non la moralité qui dicte le jugement sur une politique, c'est parce que la politique obéit à une nécessité supérieure : le salut de la société. C'est un absolu ; il ne peut y avoir tâche plus noble, mission plus sacrée que la préservation de l'existence du groupe dont les politiques ont la charge, le maintien de sa cohésion, sa survie parfois». ¹⁰⁹ Ramenée en termes courts, « la bonne raison vise le bien de qui commande et de qui obéit ». ¹¹⁰ Et du coup, elle admet - c'est légitime - tous les moyens dès qu'il est question du salut de la patrie. ¹¹¹ Le débat se corse.

La morale politique s'illustre bien plus qu'ailleurs quand il s'agit d'assurer la survie de l'Etat. Dans les *Discours*, Machiavel s'en fait un théoricien avisé et absolument gagné à cette cause avec un coin de lucidité de qui souffre d'un mal dû à l'ignorance de cette morale. A ce propos, il écrit : « c'est le bien général et non l'intérêt particulier qui fait la puissance d'un Etat ». Ainsi dans les républiques « on ne s'y détermine à faire que ce qui tourne à l'avantage commun et si, par hasard, on fait le malheur de quelques particuliers, tant de citoyens y trouvent de l'avantage qu'ils sont toujours assurés de l'emporter sur ce petit nombre d'individus dont les intérêts sont blessés ». ¹¹² L'avantage est donné au mal pour une ultime raison : servir l'Etat. Le bien commun est l'aune qui sert à juger la valeur des actions. Tant que ce bien sera atteint, garanti, le mal peut se légitimer aisément. Il n'y a point d'hésitation ni de condamnation à ce sujet.

La sévérité de Brutus cité par Machiavel dans les *Discours* nous en offre une belle illustration. Pour maintenir la liberté à Rome, Brutus, empereur romain, condamna ses propres fils à mort et assista à l'exécution de ces

109. René Pémond, « politique », in *dictionnaire d'éthique et de la philosophie morale*, p. 1226.

110. Jean - Jacques Chevalier, *op. cit.*, p. 26.

111. René Pémond, *op. cit.*, p. 1228.

112. Machiavel, *Discours*, *op. cit.*, p. 145 - 146.

derniers. Ceci juste parce qu'ils ont adopté des attitudes préjudiciables à la liberté intérieure de Rome. Ce qui pourrait occasionner la perte de l'Etat. De nos jours, ce fait s'illustre à travers la sévérité avec laquelle les gouvernements de nombreux pays répriment les mouvements de contestation de leur pouvoir jugé légal et légitime. Pour arrêter le désordre, on use de tous les moyens justes dans le but d'éviter que l'Etat s'ébranle.¹¹³ Le cas spécifique de notre temps est celui de la Syrie. Pour des raisons de sûreté de l'Etat, le président Bassar El Assad refuse tout compromis avec ceux qui ont des desseins pernicieux à l'Etat dont il est la première autorité.

C'est l'occasion pour rappeler la révolution opérée par le Florentin dans la définition de la vertu. Désormais, elle ne sera plus rien d'autre que le dévouement pour l'égoïsme collectif. Lequel dévouement n'a pas de borne même quand il faut entrer dans le mal. Il entérine cette position lorsqu'il détermine le rôle du citoyen par rapport à la patrie. Un citoyen qui se voit en situation d'orienter sa patrie pour la sauver, ne doit être arrêté dans son élan par aucune considération de justice ou d'injustice, d'humanité ou de cruauté, de honte ou de gloire. Tous les moyens sont bons pour sauver l'Etat. La morale politique trouve ainsi une de ses plus belles formulations. Aucune action ne peut paraître pour honteuse pour un roi à qui, il revient le devoir d'orienter et de sauver le destin de l'Etat.

Au total, disons avec A. Renaudet que « dès qu'il s'agit de servir l'Etat, le centre du débat moral se déplace ; l'impératif de la loi morale perd son caractère absolu pour qui est commandé ; et se réduit au devoir d'obéir ; le problème éthique se pose uniquement pour qui commande au nom de l'Etat. Il n'est d'éthique que du gouvernement ».¹¹⁴ Le gouvernement étant l'institution qui veille sur l'Etat, lui seul peut aspirer à se donner des règles pour la réalisation de ses vues : il s'agit de la morale politique. Elle ne se comprend que par et pour la politique elle – même mais par – dessus tout c'est le corps politique, c'est – à – dire toute la société qui est l'objectif supérieur.

113. Il convient de signaler que cela n'est pas toujours vrai comme les acteurs de ce type de politique peuvent le prétendre. La tyrannie est parfois le ferment des insurrections.

114. Augustin Renaudet, *op. cit.*, p. 234.

Chapitre IV : Postérité philosophique et politique de Machiavel

A- Machiavel au service de la société européenne

Si des lectures isolées du *Prince* – voire certaines de ses interprétations – et la méconnaissance des *Discours* ont plongé Machiavel dans un flot de critiques qui n'ont vu en lui qu'une incarnation du diable, il ne faut pas s'en tenir à cette pente seulement. Les exégètes éclairés, les circonstances et une herméneutique fort scientifique vont permettre plus tard sa réhabilitation. Des siècles ont connu un Machiavel à double face, un personnage à double esprit. Les uns s'insurgent contre lui, les autres le voient au prisme de la vérité donnant droit au salut de l'Etat. Ainsi, Des *Discours* au *Prince*, prend corps une pensée qui se met au service de la société européenne. Mais qu'est – ce qui peut intéresser une société dans une philosophie autant dénoncée et dont l'auteur fut un réceptacle d'opprobre ?

Dans un premier temps, il faut prendre en considération l'amour de la justice, propension très remarquable chez Machiavel. Il combat l'arbitraire dans la régulation des relations humaines dans un Etat. Les contentieux doivent être résolus au moyen d'une instance de justice marquée au coin de l'impartialité. Dans les *Discours* il reconnaît que les tribunaux ont une grande importance. Ce, afin d'éviter que les particuliers se fassent justice. La conséquence est que cette justice subjective entraîne la ruine de l'Etat en la divisant en des corps de partisans opposés. Au – delà du besoin de résoudre les contentieux, il faut voir en cette idée un des fondements de nos Etats modernes : la justice. Le pouvoir arbitral arrête les écarts de comportements préjudiciables à la sureté de l'Etat. En termes juridiques, on parle d'atteinte à la sureté de l'Etat – cette situation est prévue et punie dans tous les systèmes juridiques. Ce principe est d'une envergure universelle : les magistrats et les gouvernés y sont tous soumis.

La conséquence de la réflexion de Machiavel ne laisse pas échapper la nécessité des lois. Il reconnaît l'importance des lois dans une communauté politique. Celles – ci revêtent leur caractère universel et objectif dans son

esprit. La perspicacité de Machiavel se révèle davantage quand celui – ci spécule sur la démarche qui conduit à l'adoption d'un principe en tant que loi. Jusqu'ici l'arbitraire est évincé. Son implication se révèle comme un préjudice à la cohésion sociale. L'objectivité prend le pas sur la subjectivité. A ce propos, il évoque – tout en épousant, bien sûr – la démarche qu'empruntaient les Romains pour l'élaboration d'une loi :

*« Un tribun, écrit – il, ou tout autre citoyen, pouvait proposer au peuple une loi, et avant qu'elle fût admise ou rejetée, chacun pouvait parler ou pour ou contre avec la plus grande liberté. Il est bon que dans un Etat chacun puisse proposer ce qu'il croit utile au bien général. Il est également bon que chacun puisse examiner ce qui est proposé, afin que le peuple, après avoir entendu toutes les voix, se décide pour le meilleur ».*¹¹⁵

Quoi de plus significatif quand Machiavel est taxé de démocrate ? N'est – ce pas là une esquisse de la théorie de la volonté générale ? Les principes démocratiques qui sont en filigrane dans ces propos nous indiquent qu'il abhorre le pouvoir tyrannique. Il peut donc sans un aucun doute, être absout de ce que fait de lui le contenu donné au terme "machiavélisme". Les valeurs républicaines sont au cœur de sa réflexion. Voilà pourquoi, parlant de l'importance de la loi, il prévient qu'il est mauvais ou dangereux de ne pas observer une loi surtout de la part de ceux qui l'on faite.¹¹⁶ Dans le vocabulaire de Rousseau, on dirait plutôt que nul n'est au – dessus de la loi. Le prince et les autres sont tous soumis au respect de la loi. Devant la loi – garant de la stabilité de l'Etat – s'évanouissent les inégalités. Ce qui sous – entend que Machiavel est un démocrate, dans tous les sens du terme. Du rejet de l'arbitraire à l'égalité devant la loi, Machiavel vise le règne de l'ordre dans le respect des avantages naturels inhérents à chacun des associés.

Dans le même contexte, l'auteur des *Discours* écrit que « quand, dans la même constitution, vous réunissez un prince, des grands, et la puissance du

115. Machiavel, *Discours*, op. cit., p. 74.

116. Cf. *Discours*, L I, 37.

peuple, chacun, de ces trois pouvoirs s'observent réciproquement ». ¹¹⁷ C'eut été Montesquieu, il parlerait de la séparation des pouvoirs. Pour ce faire, Machiavel dévient un annonciateur de Gascon Français. Les abus de pouvoir sont prévenus. L'Etat est épargné du despotisme. Le pouvoir revient ainsi dans la main du plus grand nombre du fait de cette participation des uns et des autres. Pour le bien de tous, la transparence s'acquiert. Le pouvoir se libère de ses mystères. Et chaque citoyen devient une petite parcelle du pouvoir politique.

Au sujet du domaine privé ou civil, Machiavel défend le prince de porter atteinte aux biens, aux femmes et à l'honneur des citoyens. La jouissance des biens privés doit être effective sans restriction. L'intégrité physique et morale de la personne humaine doit être reconnue. De même, les enfants dans un Etat naissent libres et avec le talent, ils peuvent devenir chef, de la république. ¹¹⁸ S'énoncent, comme tel, de façon panoramique toutes les libertés : libertés civiles et libertés politiques. La liberté perdue à l'Etat de nature s'acquiert au prix du respect de la loi. Machiavel devient donc un théoricien et partisan de la liberté. A cet égard, il reste un précurseur incontestable de la philosophie politique des Lumières.

Ces différentes idées majeures de l'œuvre de Machiavel seront assimilées et adoptées en Europe dans les siècles suivants. Elles deviennent, pour ainsi dire le levier de la transformation des sociétés européennes. La modernité politique de l'Europe est redevable à cette pensée tant dénoncée. Ainsi,

« quiconque s'est intéressé à la fortune exceptionnelle de l'œuvre de Machiavel ne peut se douter de l'influence qu'ont longuement exercé ses Discours sur des hommes qui cherchaient à combattre l'arbitraire ; à défendre la fonction d'assemblées représentatives ou critiquaient la notion même du gouvernement d'un seul. De cette influence, on trouve les traces les plus vives en France, au cours du XVI^{ème} siècle dans les milieux parlementaires humanistes et de partisans de la

117. *Ibid.*, p. 37.

118. Cf. *Discours*, L III, 6, L II, 2, *Le Prince*, ch. 21.

réforme ; en Angleterre, au XVII^{ème} siècle, parmi les premiers théoriciens de la société civile ; à la veille et au lendemain de la Révolution française, et tant en Allemagne qu'en Italie à la fin du XVIII^{ème}»,¹¹⁹

Toute l'Europe, dans sa modernité est tributaire de la pensée politique de Machiavel. Sa structure politique et sa conception politique, si elles ne sont pas nées des théories du Florentin, elles en sont tout au moins une conséquence plus vive et plus récente. Pourrait – on parler d'une réactivation de la ferveur civique et une divulgation des valeurs politiques antiques. Machiavel, en dehors du fait de tout faire renaître, pose la pierre d'un vaste projet qui reconsidère l'homme comme citoyen – avec tous les droits qui lui reviennent – et non comme sujet possédé par le prince. Les droits humains sont désormais à défendre autant que tout. Et ce projet est en cours jusqu'à nous bien évidemment.

D'ailleurs, « lorsque avec le XX^{ème} siècle voué aux guerres géantes, le monde libéral se voit de toutes parts assailli par la marée autoritaire, bientôt totalitaire, l'idéalisme politique perdu terrain devant des réalistes qui se réclament plus ou moins ouvertement de Machiavel et du *Prince* ». ¹²⁰ La technique enseignée par notre auteur est très utile.

Au total, Machiavel a exercé une influence sur la société européenne et a contribué à sa mutation dans le sens de garantir aux citoyens le mieux-être. Sa structure sociale et politique ont reçu un coup pour enfin commencer une marche ininterrompue jusqu'à nos jours. De ce fait, et sans exagérer, on peut dire que, même les autres sociétés du monde reçoivent une influence tardive dans la mesure où des valeurs républicaines et la conception moderne du citoyen – valeurs chères aux différentes révolutions occidentales – y sont importées. Machiavel est un prêtre de la philosophie politique qui a légué à notre monde les valeurs politiques romaine par son enseignement. Et ses œuvres peuvent passer, sans risque d'exagérer, pour des bréviaires. A

119. Claude Lefort, préface aux *Discours sur la première décade de Tite – Live* de Machiavel, p. 14.

120. au sujet de l'influence de la pensée de Machiavel sur la société européenne, Cf. Michel Bergès, *Machiavel, un penseur Masqué ?* Bruxelles, Editions Complexe, 2000.

présent, intéressons – nous à la part reçue des politiques eux – mêmes et l’influence que notre auteur a eue sur les philosophes.

B- Influence et usage des préceptes de la morale politique de Machiavel

1- Les influences d’ordre philosophiques¹²¹

Dans le cercle des philosophes, la pensée de Machiavel a été prisée et y a été plus fertilisante qu’ailleurs. Les uns s’en inspirent pour élaborer des systèmes de philosophie politique¹²². Les autres, en dehors de ceux qui s’en prennent à notre auteur, prennent à leur compte les préceptes qui se dégagent du *Prince* et des *Discours* et les justifient par la même occasion. Machiavel trouve ainsi, non seulement des auditeurs, des disciples et des héritiers qu’il mérite.

L’un des plus célèbres disciples de notre auteur est Francis Bacon, déjà, dès le XVI^{ème} siècle. Il reconnaît à la manière de son maître, le rôle indispensable du prince à l’égard du peuple dont la sureté du destin dépend de lui. Bacon fait comme une sorte de promulgation de l’éthique politique – un aspect qui rend la pensée du Florentin particulière ou innocemment dangereuse. A la suite de Machiavel, il recommande « que le prince ne mesure pas le danger au plus ou moins de justice des griefs ; ce serait prêter trop de raison au peuple qui souvent repousse son propre avantage ; et qu’il n’en juge point d’après la grandeur ou la médiocrité des griefs qui le font se révolter, car les mécontentements où la crainte l’emporte sur la souffrance

121. Pour plus de détails sur ce sujet, on peut se référer à l’œuvre de Michel Bergès figurant sur la bibliographie de ce travail.

122. A ce propos, nous pouvons citer, Rousseau dont les théories s’identifient à plusieurs endroits dans le *Contrat social* avec celles de Machiavel. Cette ressemblance paraît plus évidente dans la mesure où Rousseau formule un jugement ambivalent sur la pensée de ce dernier. Sa position est d’ailleurs qualifiée de “thèse fiente” par les politologues. De la nécessité de se servir de la religion à la théorie de la liberté, il se trouve bien des traces de la philosophie de Machiavel. Un autre grand philosophe qu’on peut citer est Montesquieu. Ce Français doit à l’œuvre de Machiavel en ce qu’elle peut être considérée comme une de ses sources. On le voit emprunter la méthode de Machiavel (analyse des hommes et la lecture des histoires de l’Antiquité), dans son chef d’œuvre *L’esprit des lois*, il dénonce, par exemple l’incompatibilité du pouvoir du clergé avec la république et même dans la monarchie.

sont plus dangereuse. Il y a une limite à la souffrance mais non à la crainte ». ¹²³ L'Etat incarné par le prince devient le dernier juge des actions valables pour son maintien. La valeur de l'action est déterminée par l'autorité politique. Ici, la loi morale est mise en quarantaine pour attendre un moment favorable à sa mise en œuvre avant de se faire valoir. La morale politique est, comme telle, en vigueur.

Dans le siècle suivant, au XVII^{ème} siècle, un autre disciple a été identifié. Il s'agit du poète français Jean de la Fontaine. Certaines de ses fables énoncent les principes enseignés par le secrétaire florentin. Une illustration se dégage de la fable du *loup et l'agneau*. A ce propos, bien sûr, il faut une interprétation avisée pour atteindre le point de jonction de l'esprit de cette fable avec la philosophie morale qui se dégage de l'œuvre de l'Italien. ¹²⁴

Un autre du même siècle se veut plus expressif : Spinoza, un lecteur de Machiavel. Il reprend ses théories dans leur sens le plus profond et le plus irréductible. D'abord, cette fidélité apparaît dans ses efforts de déterminer l'objet de la philosophie politique. Pendant que Machiavel parle de la « vérité effective » des choses, Spinoza voit en cette science une qui « donne les raisons pour lesquelles telle ou telle forme de gouvernement réussit ou échoue dans telle ou telle condition, et qu'elle aille chercher ces raisons dans les lois qui gouvernent les passions humaines ». ¹²⁵ Il reconnaît, à la machiavel, que la haine et l'envie dominent le comportement des hommes. Ce faisant, il confirme scientificité de l'anthropologie de notre auteur tout en rappelant les conditions du succès politique, un angle cardinal de l'analyse philosophique de la pensée de Machiavel.

123. Francis Bacon cité par Gorges Lescuyer, *op. cit.*, p. 181.

124. Dans cette fable, il ressort que la raison du plus fort est toujours la meilleure. Le rapport de force est le principe qui gouverne l'univers. Seuls les plus forts ont l'avantage et le privilège de gouverner. Cette idée s'apparente bien à celle de Machiavel qui, elle, se plus politique. « Machiavel admet aisément que, dans la concurrence qui s'institue entre les peuples, la guerre aboutit à réaliser une sélection naturelle en faveur des plus intelligents et des plus courageux, et en dernière analyse, des plus forts » (Augustin Renaudet, *Machiavel*). La guerre est naturelle. Il est raisonnable que les peuples cherchent à se dominer.

125. Daniel Pimbé, *Spinoza*, Edition numérique de Daniel Hidalgo, Octobre 2011, p. 71.

La conséquence du raisonnement du Juif se rapporte à celle de l'Italien. Il réaffirme comme son maître que « rien n'est plus absurde, que d'aborder l'étude de la politique en supposant les hommes tels qu'on voulait qu'ils fussent, au lieu de les prendre tels qu'ils sont ». ¹²⁶ Le réalisme se greffe à l'anthropologie pessimiste. Un des postulats de la morale politique est de ce fait posé. Pour en venir aux principes de cette morale, Spinoza dit que « si le sujet juge iniques les décrets de la cité, il est néanmoins tenu de s'y soumettre. Il n'y a là aucun abus de pouvoir public mais simplement la condition sans laquelle la notion du pouvoir public serait vide ». ¹²⁷ L'Etat prime sur l'égoïsme individuel pour créer les conditions de survie au moyen de l'égoïsme collectif. L'éthique politique est prônée à sa juste valeur. Son expression est ici claire et point n'est besoin de chercher des motifs pour la justifier. Elle se justifie elle-même de par son objet et sa finalité.

Avant le XX^{ème} siècle, c'est dans l'œuvre de quelques Allemands que se réaffirme avec une grande acuité, les thèses chères à l'ambassadeur florentin. D'abord, Hegel.

« Dans sa constitution de l'Allemagne (1801) puis dans les leçons sur la philosophie de l'histoire, Hegel considéra que Machiavel avait eu comme souci d'élever son pays au rang d'Etat. Il fut incompris, déformé par la haine de gens aveugles qui ne visent dans son œuvre qu'un miroir doré pour despote ambitieux. Contempteur de Frédéric II – hypocrite, Hegel prit la défense de l'auteur du Prince, dont la voix était sans écho. Il considéra que sa théorie énergique des moyens se justifiait dans un Etat où l'on utilisait couramment poison et assassinat ». ¹²⁸

126. *Ibid.*

Machiavel commence exactement le chapitre III du premier livre des *Discours* en ces termes : « tous les écrivains qui se sont occupés de législation s'accordent à dire que quiconque veut fonder un Etat et lui donner des lois doit supposer d'avance les hommes méchants et toujours prêts à déployer ce caractère de méchanceté toutes les fois qu'ils trouvent l'occasion ».

127. *Ibid.*, p. 79.

128. Michel Bergès, *op. cit.*, p. 236.

Cet Allemand confirme la validité des vues de notre auteur sur fond de deux raisons : l'une, la nécessité d'user de tous les moyens pour réaliser les fins de la politique. Et l'autre les conditions d'émergence de la pensée de Machiavel. A la manière d'autres auteurs comme Bacon, Hegel absout Machiavel et prêche en faveur de sa philosophie.

Un autre Allemand, Fichte. Non content de consacrer un ouvrage historique à Machiavel, il le baptise en tant que Prométhée politique. Machiavel et sa pensée se voient au prisme du mérite.

Enfin¹²⁹, il y a l'immoraliste allemand, Nietzsche. Avant de se mettre en accord avec l'essentiel de la philosophie de Machiavel, il apprécie d'abord l'esprit que suggère *Le Prince* : « Le temps de Machiavel, dans son *Prince*, nous fait respirer l'air sec et subtil de Florence et ne peut s'empêcher d'exposer des choses les plus sérieuses avec un fol allegrissimo ». ¹³⁰ Le philosophe athée accorde ainsi ses violons avec le réalisme de la pensée du secrétaire florentin.

Si toutes les positions de Nietzsche par rapport à la question de la morale sont conformes à l'esprit de Machiavel, il faut comme par surprise y voir un dépassement. Avec une telle radicalisation, il prône la nécessité de la guerre comme pour dire que la domination est l'impensé des moralistes qui se démarquent de lui et de notre auteur. Dans ce sens, « on a renoncé à la grande vie, écrit – il, lorsqu'on renonce à la guerre ». ¹³¹ La vie se conçoit comme un rapport de forces. Et c'est dans le domaine de la politique que cette maxime retrouve tout son sens. On n'y peut de quelque manière se murer dans le quiétisme au risque d'être traité de paresseux et de faire courir à l'Etat le plus grand risque : sa ruine.

129. Voir l'étendu du travail, il est impossible de passer en revue tous les penseurs dont la réflexion politique a été influencée par Machiavel. Néanmoins, on peut ajouter sans grands détails quelques uns : il s'agit de Antonio Gramsci qui a écrit un ouvrage sur Machiavel (*Notes sur Machiavel, sur la politique et sur le prince moderne*) dont le but se veut pratique. On peut également citer Raimond Aron, Léo Strauss, Hanna Harendt, Claude Lefort etc. Ces deux derniers ont rejeté le jugement moral de l'action politique ou la tentative de l'interpréter selon des motivations prétendues ou supposées morales.

130. Nietzsche cité par Georges Lescuyer, *op. cit.*, p. 184.

131. Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, G F – Flammarion, Paris, 1985, p. 98.

Nietzsche rejette dans son ensemble tout le Christianisme surtout dans son fondement moral. Car pour lui la morale chrétienne « est l'instinct de décadence même qui, se transforme en impératif : elle dit : va à ta perte ! ». ¹³² La vertu à la machiavel est plébiscitée. Il faut une orientation autre que ce que recommande le christianisme. La paix de l'âme, si elle doit être recherchée, c'est désormais en s'inscrivant dans l'esprit mondain. La politique prime sur les cieux. Ou du moins, le monde de la politique devient le chemin des cieux. Aucun citoyen n'est appelé à vouloir un salut individuel mais un salut collectif qui est indissociable de la défense de l'Etat.

Dans le même sens, Nietzsche reprend, à la suite de Machiavel, l'analyse de la figure de César Borgia pour en tirer cette théorie des vertus politiques. Par analogie, il qualifie de « lâcheté, peut-être, bassesse, monde de vieille femme » ¹³³ toute vertu non conforme aux maximes ayant soutenu les actions de Borgia. Il parle volontiers d'impressionnisme moral qui au demeurant n'a aucune efficacité dans le domaine politique. La morale telle connue ordinairement se dissocie de la politique qui, de ce fait prend son autonomie vis – à – vis d'elle. N'est – ce pas là l'esquisse du surhomme de Nietzsche ? Le désir de voir un surhomme ne vient – il pas de l'abjection de cette morale décadente ?

Bref, la vie, et par surcroit la politique, est un rapport de force comme l'admet Machiavel. Tout repos est un préjudice vu la nature humaine. Une raison suffisante, donc, pour envisager des valeurs propres à ce domaine.

2- Usage des préceptes de la morale politique de Machiavel

La société européenne a tiré profit de la pensée de Machiavel notamment dans son élan d'innovation. Le débat philosophique s'en est accaparé aussi. Les commentaires à travers différentes époques en ont été un prolongement. Les philosophes réaffirment la position de Machiavel en toute lucidité. Mais là n'est pas toute l'implication postérieure de l'auteur

132. *Ibid.*, p. 101.

133. *Ibid.*, p. 154.

du *Prince* dans la politique. Des hommes d'Etat s'en sont servis pour maintenir non seulement leur pouvoir mais aussi pour maintenir l'Etat, le contenant raisonnable du projet humain. *Le Prince* est devenu pour certains le livre de conduite. Toutes leurs actions se règlent et se conçoivent en fonction des maximes énoncées par Machiavel dans cet opuscule.

Très tôt, Catherine¹³⁴ de Médécis fut apparue comme imbue de la pensée de Machiavel. On dit que Machiavel fut son conseiller par le biais du *Prince*. Les emplois de cet ouvrage commencent ainsi pour laisser d'autres le saisir dans le but de répondre aux questions liées à la gouvernance.

La France est aussi un pays où, sans doute, la doctrine du secrétaire des Dix, a permis de donner plus de vigueur au pouvoir. Les monarques y ont trouvé une vitalité qu'il leur fallait. Voilà pourquoi, « à chaque fois que l'on respecta sa doctrine en France, le trône fut raffermi ». ¹³⁵ Il s'agit du temps de Napoléon. Ce monarque est un véritable adorateur de Machiavel ou du moins il lui en est le conseiller principal. Il a fait du *Prince* et des *Discours* son code de conduite. Et toute sa démarche politique se réglait aux leçons contenues dans ces deux œuvres. Sans ambages, il aurait déclaré en mars 1806, au conseil d'Etat : « je suis tantôt renard, tantôt loin. Tout le secret du gouvernement consiste à savoir quand il faut être l'un ou l'autre ». ¹³⁶ Un destinataire postérieur – bien entendu – adéquat s'empare des préceptes de Machiavel pour réaliser le rêve de ce dernier. Ce fait met en exergue le caractère universel, scientifique de la philosophie de notre auteur. Pour exprimer toute la portée de l'œuvre de Machiavel, Napoléon dit : « Tacite a fait des romans ; Machiavel est le seul livre qu'on puisse lire ». ¹³⁷ Rien n'est plus à démontrer, l'œuvre de Machiavel est en parfaite adéquation avec le dessein politique.

134. Catherine de Médicis est une princesse italienne qui fut reine de France pendant un an. Elle a assuré la régence du Décembre 1560 en Janvier 1561.

135. Michel Bergès, *op. cit.*, p. 234.

136. Napoléon cité par Michel Bergès, *op. cit.*, p. 234.

137. Napoléon cité par Gorges Lescuyer, *op. cit.*, p. 188.

De ce même empereur, on aurait découvert dans son carrosse sur le champ de bataille de Waterloo un manuscrit relié contenant la traduction de fragments des *Discours* de Machiavel et du *Prince*. Toute l'efficacité de Napoléon est une conséquence des "versets politiques" révélés par Machiavel. Ce fait se comprend aisément quand on sait toute la réussite que connut cet empereur dans sa politique extérieure pour agrandir cet Etat¹³⁸. Ceci n'est pas à prouver, la France est une grande nation de tous les points de vue et ceci passe par l'effort déployé par ses maîtres d'Etat qui ont contribué à la forger.

L'empereur français devient un disciple technique de Machiavel. Le maître établit des lois de la politique et lui, les met en pratique pour galvaniser son Etat. On peut le constater : lorsque le fait accusait l'empereur Napoléon, la fin l'excusait. Car l'abbé Aimé Guillon s'est efforcé de montrer que l'usurpateur s'était inspiré de l'Italien en le déformant. Il fut donc question d'apprécier l'œuvre de Napoléon en fonction d'un autre *Prince* qui semble être autre que ce que notre auteur a écrit. La fin l'exige. On doit masquer les moyens. Quelle mascarade se prête bien au destin de cet opuscule !

Une autre figure majeure de la scène politique qui ait reçu l'influence de Machiavel est Mussolini. Benito Mussolini, un homme politique italien va épouser les thèses de Machiavel pour apprécier et affronter les circonstances qui coïncident avec son passage à la tête de l'Etat. Dans son *Prélude à Machiavel*, il déclare : « j'affirme que la doctrine de Machiavel est plus vivante aujourd'hui qu'il y a quatre siècles, parce que si les formes extérieures de notre existence ont grandement changé, il ne s'est pas manifesté de profondes modifications dans l'esprit des individus et des peuples. L'élément fondamental de l'art (politique) c'est l'homme. C'est de là que nous devons partir ». ¹³⁹ L'homme d'Etat souligne ainsi, par ses propos son ascendance machiavélique et le caractère scientifique de la pensée de Machiavel qui garde toute sa valeur après quatre siècles.

138. Il s'agit de Napoléon 1^{er}.

139. Mussolini, *Prélude à Machiavel*.

Une fois encore, la lucidité de Machiavel vient forger l'expertise politique de son compatriote postérieur.

Le résultat obtenu au moyen de l'application des préceptes enseignés par Machiavel, chez Mussolini¹⁴⁰, se trouve exprimé dans l'admiration que formule Hitler à l'égard de ce chef d'Etat qui se réclame de l'école de Machiavel. Dans son projet de combat *Meine Kampf*, il ne cache pas sa profonde admiration pour ce « grand homme qui ; au Sud des Alpes, inspiré par l'ardent amour de son peuple, loin de pactiser avec les ennemis de l'Italie, s'efforçant de la anéantir par tous les moyens ». Il proclame que « ce qui placera Mussolini au rang des grands hommes d'ici – bas ; c'est sa résolution de ne pas partager l'Italie avec le marxisme, mais au contraire, le vouant à la destruction, de préserver sa patrie de l'internationalisme ». ¹⁴¹ Hitler a tout dit. Deux idées majeures nous intéressent dans son éloge pour Mussolini : « anéantir par tous les moyens » ; « préserver sa patrie ». Les moyens et la fin restent indissociables.

Il n'y a aucune raison qui peut motiver le contraire sans causer la ruine de l'Etat. La morale politique telle qu'elle s'est dessinée jusque-là demeure irréductible et ne peut souffrir un quelconque amendement. Hitler corrobore, à travers les actions de Mussolini, le bien-fondé de la perspicacité, l'intelligence et le pragmatisme de la pensée de notre auteur.

Même si, rien ne nous apprend que Hitler a lu Machiavel, le simple fait de s'intéresser à la démarche de Mussolini – qui, lui, a reçu l'influence du politologue de la Renaissance – nous porte à dire que Hitler, d'une

140. L'histoire nous apprend que la dictature de Mussolini, essentiellement pragmatique, dépourvue de dogmatisme philosophique, ne doit jamais revêtir le caractère totalitaire systématique du racisme hitlérien ou du communisme stalinien ; l'Eglise n'était pas persécutée ; les ennemis du régime étaient contraints au silence, à l'exil, parfois assignés à résidence dans les îles. Aux yeux de la grande majorité des Italiens, Mussolini apparut longtemps comme un réconciliateur, comme l'homme qui avait fait cesser les luttes stériles des partis, qui tentait de réconcilier les classes dans l'organisation corporative. Mussolini pour sa part de politique internationale, n'éprouvait aucune sympathie naturelle pour les Allemands et, au lendemain de l'arrivée au pouvoir de Hitler, son réalisme politique le poussa à se rapprocher de la France et de l'Angleterre. (Cf. Michel Mourre, *Dictionnaire d'histoire universelle*, Editions Bordas et Editions Universitaires, Jean – Pierre Delarge, Paris, 1981, p. 1059.). Nous voyons ici apparaître toutes les maximes de l'œuvre de Machiavel : primauté du pragmatisme, refus du dogmatisme.

141. Hitler cité par Jean – Jacques Chevalier, *op. cit.*, p. 275.

manière ou d'une autre a profité des idées de notre auteur. Sauver l'Allemagne ; sauver la nation pièce maîtresse de la pensée du Florentin est le motif cardinal de l'unique dessein d'Hitler. D'ailleurs, n'est – ce pas logique que de mettre en relation l'avènement d'Hitler avec la vision prophétique du surhomme de Nietzsche ?

Ailleurs¹⁴², c'est Staline qui garde en permanence à son chevet *Le Prince* de Machiavel à la manière de beaucoup d'autres comme : Cromwell et Henri VIII, Henri III et Henri IV, Louis XIV, Gladstone, Cavour, Bismarck, Charles Quint, Richelieu et nombre de nos contemporains.

142. Cf. Michel Bergès et Jean – Jacques Chevalier.

Conclusion

L'œuvre de Machiavel est l'expression des circonstances dont elle est née. C'est une œuvre conçue dans une Italie aussi glorieuse culturellement qu'agitée politiquement. Elle se veut une réponse – plus expressive – à la misère politique de son pays causée par l'irruption inopportune de la cour de Rome dans la politique. D'où son humanisme en est un d'une vision optimiste de l'homme et faisant de la dignité de ce dernier un droit. Est un délit que de ravir à l'homme cette dignité et de le priver de sa liberté. Il entend restituer à l'homme son énergie, sa volonté et faire de lui un agent responsable de tout ce qui a rapport à l'ordre temporel. C'est de là que viennent sa conception positive de la politique, son réalisme et son pragmatisme qui héberge des types de valeurs autre que la morale ordinaire. Cette morale est soutenue par un certain nombre de postulats qui l'expliquent : d'abord, le sens d'une institution romaine : la dictature. Cette institution est en apparence illégitime mais dans la réalité elle est à la fois légitime et légale face au destin de l'Etat. Ensuite, la préjudiciable direction de l'ordre politique par l'ordre religieux. De cette impossible conciliation, vient la perte de l'Etat lorsque la théologie se charge du gouvernail social. Au surplus, la fortune telle qu'elle se conçoit, est une dimension de la vie humaine qui empêche à l'homme de demeurer dans une paix perpétuelle. Il est sensé être sur ses gardes voire aller au – delà des considérations communes s'il veut la pérennité de son cadre de vie social. La fortune relève du naturel à la manière des fondements de l'anthropologie de Machiavel. Cette anthropologie est une description objective de l'homme. Elle laisse apparaître le côté obscur et redoutable de l'homme. Toutes ces considérations constituent le chemin du pluralisme moral. La politique a désormais sa morale. Ses valeurs ne lui sont plus extérieures mais elle les porte en elle comme l'araignée porte tout le fil nécessaire pour sa toile. Ainsi, quand il s'agit de fonder un Etat – chose noble et indispensable – le code moral à suivre n'est pas, les valeurs morales communes mais celles qui naissent avec la politique elle – même. La même réalité est requise pour la conservation de l'Etat. Tout le processus reste ici dialectique. Le mal devient

le moyen du bien. L'Etat peut infliger un châtimeut à son propre corps pour éviter la perte de tout le monument politique. Dans ce contexte, la religion, si elle s'avère indispensable, elle ne peut avoir autre aspiration que celle que lui impose la raison de son existence : elle doit travailler pour la conservation de l'Etat, cultiver l'égoïsme collectif plutôt que d'enseigner la quête du salut individuel du monde transcendant. Le terrestre est l'objectif principal. Pour tout dire, au sujet du grand problème de la fin et des moyens – problématique importante à la philosophie politique – « Machiavel le définit dans le *Prince*, et le résout, précisément, dans ses *Discours* sur Tite – live en montrant que l'efficacité l'emporte sur le moralisme, mais que rien ne prévaut sur un moralisme utilisant les moyens de l'efficacité ». ¹⁴³

143. Alain Michel, *Histoire des doctrines politiques à Rome*, Paris, P.U.F., 1971, p. 121.

Indications bibliographiques

- BARAQUIN, Noëlla, Jacqueline, Laffitte, *Dictionnaire des philosophes*, Paris, Armand Colin, 2002.
- BENETON, Philippe, *Introduction à la politique moderne*, Paris, Hachette, 1987.
- BERGES, Michel, *Machiavel un penseur masqué ?*, Bruxelles, Editions Complexe, 2000, version électronique du site web : <http://classiques.uqac.ca/>.
- CANTO- SPERBER, Monique, *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, PUF, 3^{ème} édition mise à jour, 2001.
- CHATELET, François, DUHAMEL, Olivier, et al, *Dictionnaire des œuvres politiques*, Paris, PUF, 2^{ème} édition revue et augmentée 1989.
- CHEVALIER, Jean- Jacques, *Les grandes œuvres politiques de Machiavel à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1970.
- COMTE – SPONVILLE, André, *Présentations philosophie*, Paris, Albin Michel, 2000.
- *Encyclopédie de la philosophie*, Paris, le livre de poche, 2002.
- GRAMSCI, Antonio, *Notes sur Machiavel, sur la politique et sur le prince moderne*, document disponible sur le site web : <http://classiques.uqac.ca/>.
- H. Drei, « Le mot et le concept de vertu chez Machiavel et Montesquieu », document disponible sur le site web : www.Agora.qc.ca.
- HUISMAN, Denis, *Dictionnaire des philosophes K- Z*, Paris, PUF, 1993.
- HUISMAN, Denis, *Dictionnaire des mille œuvres clé de la philosophie*, Paris, Nathan, 2000, (1993).
- KOUADIO, Konadio Symphorien, « L'humanisme de Machiavel », in *Revue du CAMES – Nouvelle série B*, Vol. 008, N° 1 – 2007 (1^{er} semestre).

- LANG, Andréas, « La part maudite du politique chez Machiavel ou le retour aux origines », document disponible sur le site web : www.Agora.qc.ca.
- LANG, Andréas, « Le César Borgia de Machiavel ou l'école de la nécessité », article disponible sur le site web : www.Agora.qc.ca.
- LAMY, Marcel, « Machiavel et la raison d'Etat », Article disponible sur le site web : www.Agora.qc.ca.
- LESCUYER, Georges, *Histoire des idées politiques*, Paris, Dalloz, 2001.
- MACHIAVEL, Nicolas, *Le Prince*, trad. Et présentation de Marie GAILLE-NIKODIMOV, Paris, Le livre de Poche, 2009.
- MACHIAVEL, Nicolas, *Lettre à Francesco Vettori*, un document du site web : [http : //classiques.uqac.ca/](http://classiques.uqac.ca/).
- MACHIAVEL, Nicolas, *Discours sur la première décade de Tite- Live*, trad. Toussaint GUIRAUDET, Paris, Bibliothèque Berger- Levrault, 1980, version électronique du site web : [http : //classiques.uqac.ca/](http://classiques.uqac.ca/).
- MAMA BORO, mémoire de mémoire «Force et pouvoir politique chez Machiavel : L'actualité du Prince », soutenu à l'Université d'Abomey – Calavi sous la direction de M. Eustache R. K. ADANHOUNME en 2014.
- NADEAU, Christian, « Machiavel Domination et liberté politique », article disponible sur le site web : www.Agora.qc.ca.
- NIETZSCHE, *Crépuscule des idoles*, G F – Flammarion, Paris, 1985.
- PELADAN, Joséphin, *Le vœu de la Renaissance*, Paris, Bibliothèque internationale d'édition, 1910.
- PIMBE, Daniel, *Spinoza*, Edition numérique de Daniel Hidalgo, Octobre 2011.
- PISIER, Evélyne, CHATELET, François, *et al, Histoires des idées politiques*, Paris, PUF, 1996.

- RENAUDET, Augustin, *Machiavel*, Paris, Gallimard, 1942, version électronique du site web : <http://classiques.uqac.ca/>.
- ROUX- LANIER, Catherine, BESNIER, Jean- Michel, *et al*, *Le Temps des Philosophes*, Paris, Hatier, 1995.
- SEKOU, Jean Yao, « Machiavel : Le Démon ou le saint ? » in *Le cahier philosophique d'Afrique*, n° 07, 2009.
- RUSS, Jacqueline, *L'aventure de la pensée européenne*, Paris, Armand Colin, 1995.
- SENELLART, Michel, « Machiavel, entre politique et raison d'Etat », document disponible sur le site web : www.Agora.qc.ca.
- SFEZ, Gérald et SENELLART, Michel, *L'enjeu Machiavel*, Paris, PUF, 2001.

Table des matières

Introduction	1
<u>Partie I</u> : Les œuvres : leur contexte sociopolitique et philosophique.....	4
<u>Chapitre I</u> : Contexte sociopolitique et le dessein des œuvres	4
A- Le contexte sociopolitique	4
B - Le dessein des œuvres	6
<u>Chapitre II</u> : Machiavel et l'idéologie politique de l'Italie renaissante	9
A - Des précurseurs aux humanistes italiens de la renaissance	9
1- Les précurseurs de l'humanisme italien : Dante et Pétrarque.....	9
a- Dante et la négation de la conception chrétienne de l'ordre politique.....	9
b- L'humaniste intellectualiste de Pétrarque.....	11
2 - L'humanisme contemporain à Machiavel	12
B - Le nouvel humanisme politique de Machiavel.....	12
<u>Partie II</u> : Du réalisme à la morale politique	15
<u>Chapitre III</u> : Machiavel face au problème moral de la politique.....	15
A- Les postulats de la morale politique	15
1 - L'héritage romain : le prix de la dictature	15
2 - La politique inféodée à la théologie : cause de décadence sociale.....	17
3 - La fortune comme condition du fait politique.....	20
4 - L'anthropologie de Machiavel.....	22
B - La morale politique et ses déterminations	25
1 - La morale politique ou la morale machiavélienne.....	25

2 - Quelques cas d'expression de la morale politique.....	29
a - L'Etat, seule condition de la réalisation du <i>eu zeîn</i>	29
b - La religion, moyen de la condition civile.....	32
c - La dialectique de l'Etat	36
<u>Chapitre IV</u> : Postérité philosophique et politique de Machiavel.....	40
A - Machiavel au service de la société européenne.....	40
B - Influence et usage des préceptes de la morale politique de Machiavel	43
1- Les influences d'ordre philosophiques	43
2 - Usage des préceptes de la morale politique de Machiavel	47
Conclusion.....	52
Indications bibliographiques.....	54
Table des matières.....	57